

Le premier hebdomadaire des faits-divers

5^e Année - N° 197

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

4 Août 1932

DÉTECTIVE

Prisons en vacances



St-Lazare se vide... La Petite Roquette, hier encore bastille des enfants maudits, est devenue la prison des voleuses et des meurtrières. Les détenues elles-mêmes ont procédé à leur déménagement.

(Lire, page 7, le récit sensationnel de notre collaborateur F. Dupin.)

AU SOMMAIRE | **Geôles d'outre-Rhin**, par A. Drach. — **L'espionne blonde**, par B. Paschetto. — **Le navire englouti**, par F. Van Derer. — **Frères ennemis**, par Roy Pinker. — **Le gentleman-cambrioleur**, par G. Strem. — **La Chanson de la Mort**, par Henri Danjou. — **Tueurs de rois**, par G. Altman.

Expertise contradictoire

U lendemain du verdict qui condamnait à mort Gorguloff, M^r Henri Géraud, qui défendit l'assassin avec un dévouement et un talent salué par une voix unanime, déclarait à un de nos confrères qui lui demandait ses impressions :

— Du moins, ce procès aura eu pour résultat de rendre nécessaire une réforme de la loi pénale, que réclament tous les esprits soucieux d'une bonne justice ; l'expertise contradictoire, à l'issue de ces débats, s'est révélée absolument indispensable...

De fait, l'opinion du défenseur concordait avec celle du procureur général qui, tout en refusant, pendant le procès, d'accéder au désir manifesté par M^r Géraud, n'avait pu s'empêcher de regretter publiquement les lacunes du code :

— L'expertise contradictoire — s'est-il écrié — est de droit dans les affaires de fraude de lait, elle ne l'est pas dans les crimes de sang.

Et lorsque, l'heure des témoins venue, le docteur Toulouse, cité par la défense, s'approcha de la barre, sa déposition porta uniquement sur la nécessité de cette modification légale.

Il faut, en effet, tirer du procès Gorguloff, comme de tous les autres procès où la même question pourra à nouveau se poser, cette conclusion qui est aussi la moralité : il y eut, tout au long de ces trois journées, quelque chose d'angoissant et aussi d'irritant à voir discuter, sur le terrain scientifique, des experts d'une valeur et d'une bonne foi égales, et à les entendre apporter un diagnostic contradictoire ; après quoi, l'on demandait à douze citoyens de professions diverses — un industriel, un électricien, un carrossier, un rentier, un comptable, un boulanger, un architecte, un peintre, un tailleur, un entrepreneur de pompes funèbres, etc. — de répondre à cette redoutable question de la responsabilité, à propos de laquelle le ministère public avait reconnu qu'ils étaient, comme lui-même et comme les défenseurs, totalement incompétents !

La simple logique est sortie meurtrie de ces débats.

Il en aurait été différemment avec une expertise contradictoire au cours de l'instruction : un expert choisi par le juge, un par la défense, et, pour les départager en cas de désaccord, un tiers-arbitre qu'ils eussent eux-mêmes désigné ; ainsi, plus de controverse stérile à l'audience, plus de querelle entre « hommes de l'art » dans le prétoire, un débat plus net et, disons-le, plus loyal.

La comparaison de ces audiences avec celles qui se tiennent en correctionnelle, lorsqu'un mouilleur de lait ou de vin est poursuivi, est singulièrement suggestive : la discussion est très simplifiée. Le prévenu ne peut plus attaquer l'avis de l'expert qu'il a choisi et qui s'est décidé en toute impartialité, ainsi que celui du Parquet ; les juges ne sont pas des chimistes, de même que les jurés ne sont pas des psychiatres. Il faut leur présenter toutes les données du problème et dans des conditions telles que ce problème n'apparaisse pas comme incomplet ou vu d'un seul côté.

La personnalité de l'assassin du Président de la République est absente de cette controverse : des hommes ont jugé en toute conscience, mais nous eussions préféré — et il n'est personne qui, sur ce point, ne puisse nous désapprouver — que l'inquiétude qui trouble tant d'esprits ait été dissipée. Et elle l'aurait été certainement par cette collaboration impartiale des experts, avant les débats.

Le retentissement du procès a posé ainsi devant l'opinion publique, et cette fois avec une ampleur exceptionnelle, le problème de l'expertise contradictoire.

Il y a longtemps que nous luttons pour qu'elle s'inscrive dans le code d'instruction criminelle. Après l'exécution de Gorguloff, elle sera inévitable.

Berlin (de notre corresp. particulier).

DANS son enquête sur LES TRICARDS, notre collaborateur Marcel Montaron avait fait une remarquable étude sur les prisons belges. Il avait montré le sens social qui préside à la rééducation, plutôt qu'à la punition de ces condamnés primaires, qu'un manque de volonté ou des circonstances malheureuses avaient amenés devant les tribunaux.

Mais la Belgique n'a pas le monopole de ces prisons modèles, où les dirigeants doivent être des psychologues avertis et des hommes considérant leur profession comme un sacerdoce. L'Allemagne aussi, depuis l'avènement de la République, a vu se créer, après une campagne pittoresque et tenace, plusieurs de ces établissements de réhabilitation. Les circonstances actuelles qui pèsent sur la nation allemande, la



Nappe et vaisselle garnissent la table des « prisonniers ».

crise industrielle qui laisse des millions d'hommes sans travail, les agitations politiques, sont la cause d'une recrudescence actuelle de délits divers. Beaucoup de jeunes gens n'ont jamais travaillé, non par paresse, mais à cause du chômage. L'allocation accordée pour les sans-travail est minime. Aussi beaucoup d'adolescents et d'adultes, pour subsister, ou se jettent dans la lutte des partis extrémistes qui les aident à vivre, ou se tirent, par l'escroquerie ou l'abus de confiance, de leur situation misérable.

Condamnés par les tribunaux, ces malheureux, que la misère ou la haine avaient poussés à commettre ces actes punissables, subissaient le même châtiment que les malfaiteurs professionnels.

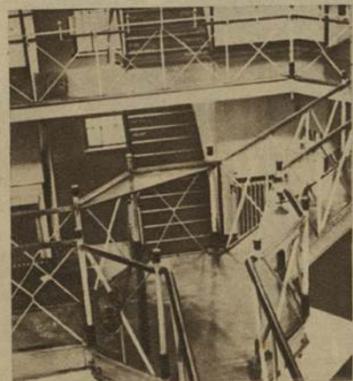
C'est par l'intermédiaire du théâtre qu'une campagne fut entreprise pour la réforme du système pénitentiaire. Il y a cinq ans, dans une des plus grandes salles de Berlin, on représentait un drame à tendance sur le traitement des prisonniers. Le débat était public. Chaque soir, les péripéties et les thèses qui s'affrontaient au cours de la pièce déclanchaient dans la salle des réactions et des discussions passionnées.

L'auteur du drame, qui, tout d'abord, avait gardé l'anonymat, se fit connaître. Coup de théâtre ! C'était le D^r Finklenburg, le président des Services Pénitenciers allemands, qui avait déjà opéré quelques réformes dans les établissements qui lui étaient confiés et qui, par la voix des acteurs, posait au public le problème qui le passionnait.



La prison d'Aussen est une de celles qui ne se sont pas beaucoup modernisées et son aspect est demeuré rébarbatif.

Mais, dans les milieux administratifs, on fut fort mécontent de ce coup de tam-tam. Il ne convenait pas qu'un fonctionnaire appartenant à une administration de l'Etat prit sur lui de faire connaître à la foule, par un procédé inconvenant, les idées qu'il avait conçues. Celles-ci, normalement, auraient dû être confiées au papier, déposées en un dossier qui aurait vieilli parmi la poussière et l'obscurité des armoires du Ministère de la Justice, avant d'être épluchées, discutées et enfin adoptées par des experts pleins d'expérience et de respectabilité.



Les escaliers de ronde de la prison de Flotzensee.

Bref, on pria le D^r Finklenburg de prendre sa retraite. Ainsi aurait-il davantage de temps pour se livrer à ses travaux dramatiques.

Puis on apprit que l'ex-directeur des prisons avait déjà pratiqué son système dans quelques institutions à lui confiées. On s'aperçut que les idées du dramaturge avaient du bon, que déjà d'excellents résultats avaient été obtenus, grâce à la méthode du D^r Finklenburg. Et, bien que celui-ci fût à ce moment éloigné du terrain de la discussion, mis en disgrâce par ses collègues trop rigoristes, son opinion rayonna et intéressa tous les milieux juridiques de l'Allemagne.

J'ai eu l'occasion de visiter une de ces prisons modèles d'Allemagne. Il est bien entendu qu'elles sont réservées aux condamnés primaires, à ceux qui ont encouru des condamnations de 1 an à 5 ans de prison, et non à ceux passibles des travaux forcés, de la détention perpétuelle ou de peines plus graves.

Le nouveau système pénitentiaire prévoit trois degrés dans l'application de la peine. Le passage d'un degré à l'autre dépend surtout du prisonnier lui-même, de sa bonne volonté et de sa conduite satisfaisante.

Le premier degré, dit « d'observation », ne se distingue presque pas de la prison habituelle. Les cellules sont semblables aux cellules des autres établissements pénitentiers du monde entier et le détenu y subit le même traitement qu'ailleurs : même surveillance, même discipline rigoureuse, même privation de plaisirs et de distractions. Régulièrement, le prisonnier doit passer un tiers de sa peine dans cet état. Mais il est rare qu'il accomplisse son temps. L'espoir d'une situation meilleure lui donne du courage et de la patience. Aussi devance-t-on, en faveur de sa bonne conduite, l'heure à laquelle il quittera sa cellule triste et primitive du 1^{er} degré pour une cellule plus confortable et plus gaie.

Les surveillants du 1^{er} degré, de leur côté, font l'impossible pour ne pas vexer leurs prisonniers, afin de leur rendre plus aisés leurs efforts vers la réhabilitation.

(A suivre.) A. DRACH.



La radio fonctionne dans toutes les cellules du 2^e degré.

VOILA

VOILA Ses reporters font pour vous le tour du monde **1 fr. 25**

WAGON-LIT reportage romancé par **JOSEPH KESSEL**

Ne pas confondre

Il y eut au procès Gorguloff un moment d'inquiétude, quand M. Claude Farrère, durant sa déposition, déclara :

— J'entendis un bruit, un de ces bruits qu'il n'est pas convenable de faire en public.

Le fou rire allait se déchaîner, quand l'éminent écrivain corrigea aussitôt :

— Oui, enfin, comme un livre qui tomberait par terre, n'est-ce pas ! On respira.

Un mot d'esprit

On discutait médecine : Gorguloff avait-il eu, ou non, la syphilis. M^r Henri Géraud, en souriant, s'adressa au procureur général Donat-Guigüe et lui dit :

— Souvenez-vous, Monsieur le Procureur, de ce mot du bâtonnier Martigny : « Je n'ai pas eu cette maladie, ma vertu et le bonheur aidant ».

Alors, le procureur, avec un sourire qui en disait long :

— Oh ! moi non plus, maître Géraud, mais, pour moi, ce n'était que le bonheur !...

Facile à dire...

Le président Dreyfus conduisit les débats avec une exemplaire impartialité et un tact parfait. De temps à autre, seulement, un peu de trouble de sa part montrait qu'il présidait les Assises pour la première fois.

Ainsi, dans cette scène pénible : la malheureuse femme de Gorguloff s'avança à la barre, écrasée, effondrée, son ventre gonflé d'une maternité prochaine. Elle semblait devoir, dès l'abord, s'évanouir.

Plein d'une douceur compréhensible, M. le président Dreyfus lui dit alors :

— Approchez, madame, approchez. Et parlez, parlez... sans émotion !...

Confraternité

La défense avait commis, pour certifier la démente de Gorguloff, un expert russe, le docteur Lwoff (qui ne fut d'ailleurs pas entendu). L'expert de la justice, le docteur Génil-Perrin, parlant de la mentalité russe, de la mentalité caucasienne, eut ce mot charmant de confraternité :

— Eh ! oui, messieurs les jurés, j'ai vu le docteur Lwoff. Et bien ! en écoutant ce médecin slave, j'ai cru parfois entendre Gorguloff... Tant les Slaves se ressemblent !

Riposte inattendue

Dans un petit village d'Allemagne, un fermier fut attaqué par trois bandits, tandis qu'il travaillait à ses ruches.

Pour toute réponse, le fermier menacé lâcha ses abeilles sur les malfaiteurs, qui ne savaient comment se défendre contre l'essaim tout bourdonnant de colère. Ils finirent par prendre la fuite, mais leurs visages marqués par d'innombrables piqûres, enflés et tuméfiés, eurent vite fait d'attirer l'attention de la police, qui ne tarda pas à les arrêter.

De l'autre côté du... barreau

Nous avons valu à M^r Gabriel Delattre, avocat du barreau de Paris, qui s'est chargé de la défense de « Mireille Lafage », un abondant courrier de félicitations. Une légende de notre article *Prix de beauté*, paru dans notre dernier numéro, laissait, en effet, supposer que M^r Delattre, abandonnant la robe du défenseur, venait d'être nommé juge d'instruction.

Or, M^r Delattre n'a jamais eu l'intention de passer... de l'autre côté du barreau, et la veuve, l'orphelin, voire... les prix de beauté ne pourrout que se louer de la fidélité et du talent qu'il met à défendre leur cause.

Publicité de « Détective »

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION

PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE —

TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS

COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

RÉDACTION

PARIS (VI^e)

DIRECTEUR :

GEORGES KESSEL

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
FRANCE ET COLONIES.....	65,»	35,»
ÉTRANGER (TARIF A).....	85,»	45,»
ÉTRANGER (TARIF B).....	100,»	55,»

L'ESPIONNE BLONDE

Annemasse

(de notre correspondant particulier).

Elle reconnut aussitôt cette longue silhouette blonde, gainée dans un tailleur de sport impeccable, et qui traversait la terrasse du palace. Il était tôt encore. Le soleil venait à peine de franchir la ligne des crêtes qui dominent Chamonix. L'ombre des sapins jetait sa fraîcheur sur les pelouses des parcs où s'épanouissaient des jets d'eau diaprés et l'armée des Aiguilles qui dressaient dans le ciel clair leurs silhouettes aiguës faisait étinceler, aux feux du matin, leurs corselets de glace et de verglas.

Je reconnus la blonde Allemande, Hélène Kahn. C'était bien sa démarche fière, son port de tête orgueilleux, sa splendide chevelure rejetée en arrière, l'éclat de ses yeux tantôt dur comme une lame d'acier, tantôt tendre comme un ciel de printemps. Elle marchait de cette allure dégagée des sportives entraînées aux exercices violents du plein air.

Hélène Kahn aimait le danger. Je la revoyais au cours des nombreuses ascensions faites en Savoie: quelle intrépidité à surmonter les obstacles, à frôler le danger, à jouer avec le vertige, à marcher au bord de l'abîme!

Je me souvenais des parties de canot canadien sur les rapides du Rhône, où le rameur doit, à chaque instant, manœuvrer rapidement pour rétablir l'équilibre compromis, lutter contre les tourbillons, les remous, les courants, éviter les rochers, les épaves, les piles épaisses des ponts.

Le lac du Bourget, sur les bords duquel chante la coquette station d'Aix-les-Bains, l'avait vu triompher dans maintes exhibitions de canot automobile.

Sa voiture de race, élégante et fine comme un coursier de pur sang, avait maintes fois frôlé la mort dans les virages vertigineux des routes du Lautaret, du Galibier et de Martigny.

On la disait riche. Logeant dans les plus grands palaces des stations estivales du Dauphiné et des deux Savoies, elle se faisait vite remarquer par sa beauté de nordique, par son

courage crâne et par son élégance. Autour d'elle, que ce fût à Annecy, à Challes-les-Eaux, à Saint-Gervais, à Uriage, à Aix-les-Bains, à Brides-Salins ou à Allevard, de petites cours d'admirateurs se formaient et l'on vantait chacun de ses mots, on admirait chacun de ses gestes, on s'extasiait sur chacune de ses toilettes.

Comme elle allait atteindre une table où déjeunaient deux hommes aux traits durs, au visage sculpté par l'orgueil et la morgue, un jeune homme se leva vivement et s'inclina profondément devant la jeune femme.

— Tiens! Tiens! me dit mon voisin, il me semble que l'Italie pactise fort bien avec l'Allemagne. Le bambino est épris de la gretchen.

Je regardais mon interlocuteur. C'était un petit homme dont l'allure, les vêtements, les gestes semblaient indiquer un petit employé en vacances. Il me fit alors ses confidences. Depuis son arrivée à Chamonix, un jeune touriste italien était tombé follement amoureux d'Hélène Kahn. La jeune Allemande n'était pas restée insensible aux hommages de l'adolescent. On les voyait souvent ensemble, soit au bar, soit au dancin, soit en excursions à travers monts et forêts.



Elle fut escortée par deux gendarmes jusqu'au commissariat spécial.

Cependant, la belle Allemande avait rejoint ses deux compatriotes. Ceux-ci se levèrent, et, raidis comme au garde-à-vous, saluèrent respectueusement l'arrivante. Hélène Kahn prit place à leur table.

Mon voisin se pencha vers moi avec un air mystérieux :

— Savez-vous, me dit-il, qui sont ces deux hommes ?

— Non, fis-je, quelque peu interloqué.

— Il paraît que ce sont deux officiers allemands, qui appartiendraient au centre des hautes études militaires.

— Ah !...

Je dus paraître fortement intéressé, car l'homme poursuivit :

— Ils ont obtenu, à ce qu'on dit, l'autorisation de passer en France leurs vacances. Mais cela me paraît louche. Et puis cette femme qui vient ici, qui fait tourner la tête à tout le monde, qui ne quitte pas les deux Allemands... — Bah ! fis-je, entre compatriotes...

— S'il n'y avait que cela — et le rond-de-cuir s'anima, — mais il y a beaucoup de louche là-dedans. Elle reçoit un volumineux courrier; des personnages mystérieux viennent

Celle qui peuplait de son charme les grands palaces de Chamonix fut invitée à patienter dans une cellule de la prison St-Julien.

Hélène Kahn et (à droite) son avocat, M^e Roch.

L'armée des Aiguilles dressait dans le ciel clair ses cimiers étincelants



Comme un autocar venant de Chamonix allait passer la douane française, une blonde touriste, d'une rare élégance, fut priée de descendre.

lui rendre visite; il y a de longs conciliabules chez elle; des rendez-vous dans des endroits perdus de la forêt...

— Rendez-vous d'amoureux, dis-je en riant.

— Riez, riez... mais je pense que le service de contre-espionnage ne ferait pas mal de mettre un peu le nez dans cette affaire. Qu'attend la Sûreté Générale pour envoyer un de ses plus fins limiers examiner de près toutes ces combines-là ?

Le petit vieux s'était levé. Il se pencha vers mon oreille :

— A mon avis, cette demoiselle Kahn n'est qu'une vulgaire espionne.

— Ce serait dommage, pensai-je, troublé plus que je ne le voulais par les affirmations du petit homme.

Et je regardais ce corps splendide qui se dressait, cambré dans la lumière matinale, et dont la chevelure blonde éclatait d'or au soleil.

Comme j'arrivais au bureau de M. Petit, commissaire spécial d'Annemasse, celui-ci se disposait à monter en voiture.

— Voulez-vous venir avec moi ? me demandait-il.

— Où allez-vous ?

— Opérer une arrestation ou peut-être même deux.

— Dangereux ?

— Je ne pense pas... Mais, certainement, il y aura une surprise pour vous.

Je pris place à ses côtés, alléché par la perspective d'une opération policière qui ne manquerait pas de pittoresque.

— Où allons-nous ?

— A Moillesulaz.

Et l'auto bondit sur la route. Après quelques minutes de silence, j'entrepris de demander quelques renseignements sur la belle voyageuse de Chamonix. Les confidences de mon voisin d'hôtel m'avaient intéressé, et, depuis mon retour de vacances, je ne cessais de penser à cette affaire.

— Vous savez, fis-je à M. Petit, que j'étais en vacances à Chamonix ?

— Ah ! fit-il simplement.

Il y eut un moment de silence.

— Il y avait une femme splendide, une Allemande, je crois, Hélène Kahn. La connaissez-vous ?

— Non...

Le front du policier s'était plissé. Il eut une moue et, après un instant de réflexion, ajouta :

— Mais je dois vous dire que, depuis deux heures, elle n'est plus à Chamonix. Elle a pris le car pour Genève.

Je fus surpris de ce détail. Mais je fus encore plus surpris lorsqu'à Moillesulaz, à la frontière franco-suisse, M. Petit fit arrêter l'auto-car et pria l'une des voyageuses de descendre. C'était Hélène Kahn, suivie de son sigisbée, le bel adolescent italien que le commissaire spécial devait arrêter.

L'espionne — car, maintenant, on m'affirmait qu'il s'agissait d'une espionne — joua

son rôle avec crânerie. Elle accompagna le policier dans son bureau, demanda qu'on relâchât le jeune homme :

— Ce n'est qu'un amoureux, déclara-t-elle avec une nuance de mépris et de tendresse.

Dans sa valise, on découvrit une liasse de documents chiffrés, portant un numéro d'ordre, des télégrammes en langage convenu, ses notes de frais d'hôtel.

— Vous étiez en relation d'affaire avec les deux officiers allemands ? demanda M. Petit.

— Non. L'un d'eux est mon amant. Je ne savais même pas qu'il était officier, je le croyais docteur en médecine.

Mais, dans ses bagages, des lettres furent découvertes qui contredisaient ses déclarations.

Et l'aventurière blonde fut enfermée dans une prison. Celle qui peuplait de son charme, de sa beauté et de son élégance les grands palaces de Chamonix, d'Annecy et d'Aix, fut invitée à patienter dans la cellule étroite et triste d'une prison provinciale.

Elle n'en est sortie que pour comparaître devant celui qui l'arrêta.

Il a déplié les documents chiffrés. Il les lui a montrés.

— Cela est donc si important que vos correspondants ont éprouvé la nécessité de se passer des mots ?...

Elle a haussé les épaules :

— Les médecins ont leurs manies, surtout quand ils croient avoir découvert un secret.

Le magistrat a voulu lui faire traduire les télégrammes en langage convenu que l'on a trouvés sur elle.

Elle a protesté.

— Oubliez-vous que je suis une femme !

Elle a ajouté :

— Nous n'avons pas pour habitude de confier au premier venu nos confidences amoureuses.

Elle a protesté contre son emprisonnement, mais comme par principe, sans larmes, sans cris.

Une note officielle est arrivée, tandis qu'elle réclamait l'assistance de son consul :

« Vérifier si nous ne sommes pas sur la trace de l'espionne L. 97. »

On lui a posé la question. Elle a éclaté de rire.

— Voudriez-vous, par hasard, confondre une touriste et une espionne ?

Maintenant gardée à vue, elle a toujours la même fierté, le même orgueil; quel est le secret de l'étrangère ?...

Parfois, de ses doigts effilés, aux ongles de nacre, elle allume une cigarette blonde. Elle rêve distraitement en suivant le vol de la fumée. Elle rêve... A l'étrange méprise, ou bien à quelles sensations fortes, à quelles minutes périlleuses, à quel message dont son cœur garde la clef ?

B. PASCHETTO.



AVEC LES ÉVADÉS

Un reportage



Dans ce village, en pleine brousse, parmi une vingtaine de carbets, il y en avait un, un peu plus beau que les autres : le Casino, où, toute la nuit, les couples tournoyèrent.



II. — CASINO... CASINO...⁽¹⁾

Guyane (de notre envoyé spécial).

LES carbets du village construits en lattes de bois Gaulette — un arbre dont le tronc se laisse dévider très facilement — étaient recouverts de feuilles de palmiers entrelacées et de feuilles de ouaïe dont les tiges sont flexibles, résistantes et qui servaient naguère à bâtonner les esclaves hurlant sous les coups : « ouaïe, ouaïe », d'où son nom.

L'un d'eux, plus vaste que les autres, et un peu plus beau, avec un plancher grossièrement travaillé à la hache, était pompeusement appelé le Casino. C'était là que les maraudeurs venaient dépenser leur poudre d'or avec des Doudous. Ce soir était jour de fête. Ils avaient bien choisi leur temps pour danser le *casseco*, une danse de Guyane au rythme échevelé et qui casse le corps. Il y avait là des femmes noires, des créoles presque blanches, des Hindoues, des Chinoises et des faces patibulaires que Bernard reconnut.

Au vacarme du *cha-cha*, boîte en fer-blanc renfermant des clous, instrument indispensable d'un orchestre pour *casseco*, qu'un noir aux yeux exorbités secouait frénétiquement, tandis qu'un autre, en chantant, frappait sur un tonneau recouvert d'une peau de singe, les Doudous dansaient au bras des maraudeurs. Avec leur peau fine, leur poitrine ferme pointant sous la robe légère, leurs reins cambrés, leurs jambes nues, un madras gracieusement enroulé autour de la tête, fières comme des impératrices, un peu de graines noires de vanillier écrasées sur la joue et sur le menton, en guise de parfum, elles avaient grand air; elles se lançaient à corps perdu dans le frénétique *casseco* ou s'abandonnaient aux voluptueuses langueurs d'une danse qui ressemble un peu à la valse lente. Cela dura toute la nuit.

L'orchestre n'était pas si splendide que ceux de Paris.

A Paris, on danse la biguine, une pâle imitation du casseco.

Je sais que d'habiles commerçants ont introduit en France une danse exotique qu'ils appellent la biguine. Ce n'est pas seulement le nom qui diffère; la biguine est une tout autre affaire. Je l'ai vue danser dans les bars de nuit du Montparnasse, dans des établissements de Montmartre et même rue Blomet, à ce bal nègre où l'on s'efforce de retrouver la couleur locale. Mais je n'ai pas — il s'en fallait — reconnu le *casseco* des Folies-Bergère à Cayenne, ni surtout celui qu'on dansait une nuit d'orage, dans un coin de brousse, sur un plancher mal équarri.

Il n'y avait pas d'agents à la porte, ni d'électricité, ni de décors dessinés par un artiste parisien. Les musiciens n'avaient pas de beaux habits noirs ni des cols empesés. Les colliers et les bracelets des Doudous n'étaient pas de perles mais d'or natif. Le suint, le musc et l'acre senteur de la sueur des mâles chargeaient lourdement l'atmosphère d'odeurs mêlées. C'était sauvage, infernal; ce n'était plus une danse, mais une bataille; les croupes bondissaient; les ventres des femmes repoussaient le dur assaut de l'homme. Une brutale frénésie cambrait les reins, tendait les muscles des danseurs. La boîte à clous menait un train d'enfer et la peau de singe vibrait sous les coups furieux du musicien. Un autre, pour augmenter le vacarme, pour que grandît la folie collective, tapait de son bâton l'estrade de l'orchestre.

Le tafia coulait à pleins verres; les yeux des hommes devenaient sanglants; les rires des femmes, convulsifs. Mais

rien, ni l'alcool, ni la fureur d'amour qui dominaient cette salle et tenaient sous cette double étreinte criminelle tous ceux qui étaient là, ne cassait le rythme fou.

Parfois, je demandais à Dumont de sortir un instant. La fièvre me gagnait. Il me fallait un peu d'air, un peu de calme pour reprendre le contrôle de mes nerfs déréglés et ne pas me laisser affoler, submerger par la démence hypnotique qui régissait le Casino. Dehors, la grande forêt vierge semblait dormir. Les bêtes sauvages, éloignées par ce bruit ou muettes de peur, ne décelaient plus leur présence. De la terre montait une buée lourde, suffocante.

— Ne restons pas ici; il fait encore plus chaud que là-dedans. C'est moi qui paye un punch.

Pauvre Dumont! Je m'en voulais d'avoir entraîné tes poumons fragiles et tes muscles minces dans cette aventure, et je rentrais et c'est moi qui offrais le punch.

Bernard, lui, avait retrouvé là un ancien bagnard, un évadé, qu'il appelait Crocodile.

Crocodile venait de Grand-Gakaba, un village près des rapides de Poligoudou sur la rive droite du Maroni, le fleuve qui roule de l'or et sert de frontière entre les Guyanes française et hollandaise. Condamné à mort pour meurtre, Cro-

dile était maintenant le plus doux et plus honnête des hommes. Par exemple, il n'avait pas une figure qui plaidât en sa faveur. Ce n'est pas pour rien qu'il avait surnommé Crocodile. Il semblait féroce avec sa mâchoire inférieure proéminente, son front étroit, ses yeux du même safranée. Les fièvres le rougissaient et, parfois, il grinçait des dents. Un accès, et non de la fureur.

Il racontait plaisamment qu'avant le départ de Grand-Gakaba il avait assisté à l'échec d'une mission de gendarmes envoyés là par le Gouverneur. Les gendarmes avaient été désarmés, ficelés dans une pirogue et reconduits à Saint-Laurent-du-Maroni. Ce qui amusait beaucoup Bernard qui, depuis longtemps, a cessé toute relation avec la maréchaussée et ce qui ne plaisait pas à Dumont. Près de nous, pendant que les couples tournoyaient des hommes jouaient aux cartes, en l'absence du tafia, de la bière anglaise ou de l'anisette. Des disputes éclataient souvent; des poings se levaient; des coups de poing, à deux reprises, sortirent des manches mais, ce soir-là, les choses s'arrangèrent.

Il n'en va pas toujours ainsi. Il arriva qu'un Chinois trop âpre au gain se trouva étranglé près de sa case ou qu'un maraudeur trop habile au jeu pourrit dans la vase d'une savane avec un cadavre dans la poitrine.

Entre parenthèses, je recommande fortement aux neurasthéniques, aux blasés qui cherchent une excitation factice dans les établissements de nuit, dans les lieux

On découvre parfois dans la brousse le squelette d'un évadé ou de quelque noir Boni.

Paris où, dit-on, l'on s'amuse, les nuits dans les « casinos » guyanais. En ces endroits, faire la « bombe » cela signifie quelque chose; ils y venaient dangereusement des heures qu'ils gaspillent — ces idiots fatigués.

La nuit s'écoula; au matin, les singes hurlèrent et les oiseaux paraquaïques recommencèrent leur concert; le soleil était ardent.

Les arbres abattus en grand nombre rappelaient seuls le violent orage de la veille.

■ ■ ■
Nous avons remonté le fleuve jusqu'à un cric où Bernard nous a conduits. — C'est là. Les deux noyés payeurs ont été trouvés à l'endroit où ils loger, jusqu'à ce qu'à no...

(1) Voir « DÉTECTIVE » n° 196.

DU BAGNE

de MARIUS LARIQUE

ux et
exempl
aidait
en qu'
semble
un peu de café et — comme tout le
ure pr
onde en Guyane — cherche de l'or, du
ux du
ata et des bois de rose. Je soupçonne
s le r
ssi ces noirs, maintenant que je sais
es dem
un camp d'évadés n'est pas loin, d'ai
er au troc des marchandises entre Ton
want
grande, entre la côte et les forçats en
t ass
pture de ban.

C'est leur affaire. Qu'ils se débrouil-
ent avec leur conscience (je suis bien
ficel
qu'elle ne leur reproche rien) et les
aduits
ndarmes qu'un de ces jours l'Adminis-
tration pénitentiaire, soucieuse de ne pas
puis
ordre ses forçats, lancera vers leur mi-
amie
able carbet. Nous avons laissé à nos
ni ne
eux noirs un peu d'argent, des billets
nous,
banque français qu'ils n'ont pas re-
royaie
sés, ce qui prouve qu'en faisant même
e, en
aucoup de chemin on ne peut arriver
se ou
trouver une âme pure, une âme assou-
ent se
que la soif du capital ne torture
cint ; nous leur avons laissé des vivres,
des
tafia et l'ordre de nous attendre là
s'arr
ois ou quatre jours. Ils avaient de quoi
anger et s'enivrer durant une semaine.

— C'est le meilleur moyen de les re-
ain s
ouver ; c'est la certitude à la place, a
ou qu
ouilli Bernard qui connaît bien les
mmes et sait le prix à mettre pour
un c
maintenir leur fidélité.

— Je me fie à vous ; ne ménagez rien.
ne faudrait pas qu'ils remontent à
nnégrande, sans nous. Je veux bien
ir les évadés, mais je ne veux pas finir
es jours parmi eux.

Il ar-
ain s
ou qu
ourri
un c
poitr
nthè
le for
urast
blat
nt u
ice da
ents
lieux

Et Dumont suivant Bernard, moi sui-
nt Dumont, notre mince caravane s'est
foncée dans la Forêt...

use,
uyana
ombe
ils
heur
atigu
atin,
aux
it le
arde
n gra
seuls
veille

Elle est d'apparence inviolable, sans
emins visibles, sans aucun repère pour
la grande, la mystérieuse forêt
erge de Guyane.

Il est à peine sept heures. Bernard porte
fusil, un sabre d'abatis, deux muset-
pleines de vivres. Avec Dumont, nous
us étions partagés le restant des pro-
ions et cela tirait rudement sur nos
aules. Bernard m'a coupé un bâton dur
léger. Bernard marche aisément dans
enchevêtrement de lianes qui m'en-
rent les jambes ou arrachent mon
sque, selon qu'elles serpentent à ras
sol rouge ou à 1 mètre 75 de hauteur.

mont geint comme un misérable écor-
e ; il n'a pourtant que la plus légère
arge, mais il a laissé à la guerre d'ar-
rd, au bagne ensuite, presque toutes
s forces.

Bernard n'hésite presque pas parmi
te inextricable végétation. Une bran-
coupée, une feuille tournée d'une
rtaine façon, lui montre que nous som-

mes sur la bonne piste et ces repères,
indéchiffrables pour les profanes, lui suf-
fisent à ne pas s'égarer. Ce qui me stu-
péfie, car je me souviens de mes retours
malheureux des courses de Longchamp,
lorsque, ayant laissé tout mon argent au
Pari Mutuel, j'étais contraint de rentrer
à pied et de couper au plus court, à tra-
vers le bois de Boulogne, dans lequel, ré-
gulièrement, je me perdais.

Avec son sabre d'abatis — le sabre est,
en Guyane, la clé de la forêt vierge —
Bernard nous ouvre des portes, nous
creuse des couloirs que nous traversons
un peu courbés, quelquefois en rampant.

Parfois, la brousse hargneuse change
de face.
C'est alors, sous des frondaisons que le
soleil ne perce pas, une armée innom-
brable de troncs gigantesques, lisses et
droits comme les mâts d'un vaisseau
s'élançant à cent pieds dans les airs.

Au-dessus de nos têtes, une voûte, un
dôme de verdure qui ne se dépouille ja-
mais. Une lumière d'aquarium éclaire
alors un sol sans végétation, aussi net
qu'une allée de parc ; un air plus léger
facilite alors notre marche dans ces im-
menses solitudes, au milieu de ce grand
silence. C'est, ici, ce qu'on appelle le
Grand-Bois.

— Ça vous intéresse
peut-être de donner
votre barbaque à bec-
queter aux panthères,
aux fourmis rouges,
aux urubus? Pas moi!

Ce sont là des
arguments que je ne
saurais négliger.
Pourtant, nous n'en
pouvons plus ; je ti-
tube comme un ivro-
gne et je sens, der-
rière la tête, au cer-
velet, une pesanteur
énorme et comme un
coup de massue.

— Nous y voilà,
hurle Bernard.
Il était temps.
Il a fait entendre le cri du
singé rouge. Quelques secon-
des après, le même cri frappe
mes oreilles. Bernard recom-
mence. On lui répond encore.
— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

(A suivre.)
Marius LARIQUE.

Lire la semaine prochaine :
LE TABLEAU DE CHASSE

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

la faune hideuse qui grouille sur le sol
rouge et fangeux de la Guyane. Ce n'est
qu'après les derniers souffles de la vie
que les grands fauves sont venus... Ou
bien sont-ce des chasseurs qui se sont
perdus pour s'être trop éloignés de leur
poste de chasse, de leur carbet dans la
brousse ?

Il nous est arrivé aussi de rencontrer,
près d'un ruisseau ou d'une mare bour-
beuse, un noir, un Indien presque sau-
vage, accroupi auprès d'un ocelot ou d'un
puma qu'il venait d'abattre et en train
de dépouiller la bête encore chaude.
L'homme nous regardait passer sans
pousser un cri, mais on le sentait sur
une défensive farouche.

Il nous a fallu près de douze heures
pour faire ainsi une quinzaine de kilo-
mètres.

Le jour va finir. Bernard injurie Du-
mont qui traîne, qui ne cesse de gémir. Il
m'encourage avec rudesse :

— Nous sommes bientôt arrivés ; vous
n'allez pas « flancher comme une gon-
zesse », tonnerre de Dieu ! Si on s'ar-

Au bord d'une
crique, des noirs
Bonis construi-
saient une pi-
rogue, en creu-
sant un tronc
d'angélique.

Dans l'immense
forêt vierge, on
rencontre aussi
des chasseurs de
fauves, Indiens
presque sauva-
ges et qu'il vaut
mieux éviter.

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...

— Ça va, dit-il.
Et, tout à coup, sans que
j'aie rien vu, rien entendu de
plus, un homme barbu, dégue-
nillé, à qui Bernard serre la
main, surgit devant nous.
— Le chef du camp des
évadés de la Montagne de Fer,
me présente solennellement
Bernard...



FATS DIVER

Le navire englouti



Les leçons théoriques avaient été à peu près suspendues pour permettre aux hommes de s'initier aux manœuvres périlleuses des cordages et de la voile.

Kiel (de notre correspondant particulier).

ARGUEZ toutes les voiles, hurle le commandant du *Niobé*. Le trois-mâts allemand qui naviguait à une vitesse de 7 milles, au large de l'île de Fehrman, vibra sous le coup de fouet du vent.

L'équipe de manœuvre des élèves du navire-école, qui était sur le pont, exécuta rapidement l'ordre. La manœuvre avait été exécutée impeccablement. Cependant le voilier frissonna de la cale au mât et se penchant soudain chavira dans les abîmes qui se creusaient sous lui.

C'était le 26 juillet, à 14 h. 15.

Les élèves-aspirants qui s'étaient embarqués sur le *Niobé* étaient partis pleins de joie et d'entrain pour la croisière annuelle. Pendant quelques mois, ils allaient enfin vivre une existence toute différente de celle de leurs camarades qui naviguent sur les croiseurs. L'entraînement technique proprement dit devait être suspendu pour leur permettre de s'initier à la manœuvre de la voile, qui, dans l'art de la navigation, s'avère comme la manœuvre la plus délicate et la plus captivante.

Pour la croisière du début, la Baltique avait été choisie parce que — ô ironie du sort ! — la navigation y était considérée moins dangereuse, surtout par belle saison.

Et, par une splendide journée de juillet, le *Niobé* avait quitté Kiel pour l'aventure. Le navire-école avait un passé glorieux. Des centaines et des centaines d'aspirants y avaient appris les secrets de la navigation et son commandement

Toutes les chaloupes furent vite mises à l'eau.



blanches, ses larges voiles, le trois-mâts, fier comme un cygne royal, s'était éloigné vers l'horizon, et voici que, loin de la terre natale, dans l'horreur d'une tempête effroyable, il sombrait tragiquement au rire ironique du vent de la Destinée.

Le vapeur *Thérèse-Rusz* venait de Finlande et cinglait vers la Belgique; c'est lui qui avait recueilli les rescapés: le commandant, deux officiers et trente-trois aspirants. Soixante-neuf hommes qui, au moment de la catastrophe, se trouvaient dans l'entrepont, en train de suivre un cours, avaient été engloutis.

A demi-nus, les marins sauvés des eaux claquaient des dents; le cuisinier portait de graves brûlures, ayant été ébouillanté au moment où le navire se couchait.

Le *Niobé*, qui naviguait dans le Sund, échangeait des signaux avec le *Thérèse-Rusz* lorsque la tempête se leva. Les marins du *Rusz* assistèrent impuissants à la catastrophe tellement celle-ci fut rapide et brutale. Aussitôt le capitaine donna l'ordre de se diriger à toute vapeur vers le bateau qui sombrait, pour sauver tout ce qu'il serait possible de sauver. Il fit mettre à l'eau tous les canots et donna l'ordre à tous ses matelots d'aller à la recherche des rescapés. Seul, il resta à bord avec son cuisinier et, à tous deux, ils assurèrent la manœuvre du vaisseau dans des conditions exceptionnellement difficiles.

La tragique recherche des survivants s'opéra. Des épisodes émouvants se déroulaient. Le lieutenant Lott, officier à bord du *Niobé*, fut sauvé par son frère.

La tempête s'est enfin calmée. Le croiseur *Königsberg*, qui naviguait dans les eaux voisines, a ramené à Kiel les rescapés. Des hydravions survolent le lieu de la catas-

avait toujours été confié à des hommes d'élite.

Certes, la vie était dure au bord du voilier; on exigeait des élèves-aspirants une dépense de force physique et d'abnégation morale très grande. Mais tous, de bâbord à tribord, étaient animés du même zèle et du même orgueil d'appartenir à la grande famille des marins, de continuer la lignée des grands aventuriers, coureurs de mer, et d'être connus de tout le monde comme la fleur de la jeune marine allemande.

Déployant, comme des ailes



Le *Niobé* déploya ses voiles comme des ailes.

trophe, afin de repérer l'épave. Des avions ont amené sur les lieux des appareils de scaphandre. Des hommes sont descendus dans les profondeurs marines.

Le *Niobé*, grand corps brisé, gît dans une sorte de réseau impénétrable, formé par les lambeaux des voiles et des cordages, qui rend inaccessible l'entrée des cabines.

Et déjà, aux vergues, viennent s'accrocher les algues et les coraux, et la faune sous-marine évolue autour de l'immense cercueil où soixante-neuf jeunes gens dorment de leur dernier sommeil.

F. Van DERER.

Un roman policier hallucinant et d'un genre nouveau

CLAUDE AVELINE

LA DOUBLE MORT DE FRÉDÉRIC BELOT

Les mystères de la Police Judiciaire dévoilés

GRASSET
Un vol. 15 fr.

TROUSSEAU

100^F PAR MOIS
PENDANT 12 MOIS
le 1^{er} versement un mois après la livraison

- 2 DRAPS toile retors blanc d'Armentières, sans couture 200 X 300.
- 4 DRAPS toile retors d'Armentières, ourlets jours, sans couture 325 X 220.
- 2 DRAPS très belle toile Nord, 1/2 bt., jours échelle, sans couture 325 X 220.
- 6 TAIES OREILLER shirting renforcé, article d'usage, ourlés jours, 68 X 68.
- 6 SERVIETTES TOILETTE beau tissu éponge couleur, 60 X 90.
- 6 SERVIETTES nid d'abeilles, litteaux blancs ou rouges, 60 X 90.
- 6 MAINS TOILETTE tissu éponge, bord. Jacquard couleur, 60 X 90.
- 6 ESSUIE-MAINS toile Nord, art. solide, 75 X 80.
- 6 ESSUIE-VERRES toile Baillet, litteaux rouges, 75 X 80.
- 10 MÈTRES (une coupe de), shirting renforcé, pour lingerie.
- 6 SERVIETTES TABLE beau tissu damassé blanc.
- 1 NAPPE 160 X 160 formant service 6 couverts.
- 6 SERVIETTES TABLE damassé couleur, garanti grand teint, nuances or, bleu, saumon, rouge, au choix.
- 1 NAPPE assortie, tantes précitées, 140 X 140, formant service 6 couverts.
- 12 MOUCHOIRS batiste ourlés jours, dames.
- 12 MOUCHOIRS blanc, article de Cholet, hommes.
- 1 MAGNIFIQUE COUVERTURE Jacquard, pastel imp., dessins col. modernes, lit 2 personnes.
- 1 SUPERBE PRIME à choisir à la commande est offerte en fin de paiement, aux clients ayant réglé leurs 12 traites régulièrement.

Envoi franco port et emballage dans toute la FRANCE.

Au comptant contre remboursement 975 fr.

Tout trousseau ne convenant pas est repris dans les quatre jours qui suivent la livraison.

Adressez commandes, avec nom, adresse et profession très lisibles, aux

TROUSSEAUX DE FRANCE

SERVICE : E

11, RUE DORIAN - PARIS XII^e



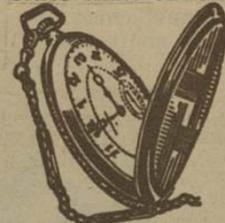
9 frs BONNE MONTRE h. lumin., ver. et mouv. incas. av. sa Jol. chaîne gar. 6 a. 9 frs chron. a. magnét. 14 frs brac. h. cad. lum. 14 frs bracelet dame plaqué or ou argent. 25 frs

Envoi contre remboursements. Echange permis. Fabr. EU KOMLOR, Morteau, près Besançon.

J'AI MAIGRI

sans aucun danger en 6 jours de 3 kg sans rien avaler. En reconnaissance je donne gratuitement simple recette à faire soi-même en secret. Maigrir à volonté de la partie désirée, ou entièrement pour être mince, distinguée et mieux vous porter. Ecrire à G.M. STELLA GOLDEN, 47, bd. la Chapelle, Paris (10^e arr.) répub. dis.

SANS RIEN VERSER D'AVANCE



Vous pouvez avoir pour 40 FS PAR MOIS

CHRONOMÈTRE "CO-RE" DOUBLE BOITIER

Une montre précise, élégante, solide. Echappement ancre 15 rubis, décor moderne.

PLAQUÉ OR INALTÉRABLE

Livrée avec sa chaîne en plaqué or 480, au prix de

Catalogue Général N° 32 gratis sur demande COMPTOIR RÉAUMUR, 78, rue Réaumur, Paris



JE POSSÈDE FORMULE SCIENTIFIQUE

souveraine contre : chute, pellicules, démangeaisons, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc., et activer repousse. J'envoie GRATIS et FRANCO, livret précieux de vérité, très documenté sur ces affections qui

sont exploitées par de trop nombreux charlatans. Ecrivez-moi, cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé. Nombreuses attestations admirables. — Sœur HAYDÉE, « Les Bourdettes-Saint-Agne », TOULOUSE.



Si vous désirez un

TRÈS BON PHONO

les meilleurs DISQUES

N'ACHETEZ RIEN sans demander le catalogue adressé gratuitement par

les grands spécialistes du CRÉDIT les

Ets SOLEA (Service T), 33, rue des Marais, PARIS-X^e

Maison de confiance - 30 ans d'existence

1 PHONO, 10 morceaux au choix et une mallette 20 frs par mo's

30 - 34

Grosse Remise au Comptant

Ouvert de 9 h. à midi, de 14 h. à 19 h. - Dimanche de 10 h. à midi

ACHETEZ TOUT A CREDIT A "L'INTERMEDIAIRE"

Maison fondée en 1894 ne vendant que des premières marques sans majoration.

Catalogue franco - 17, Rue Monsigny, 17 - PARIS

MARYSE CHOISY



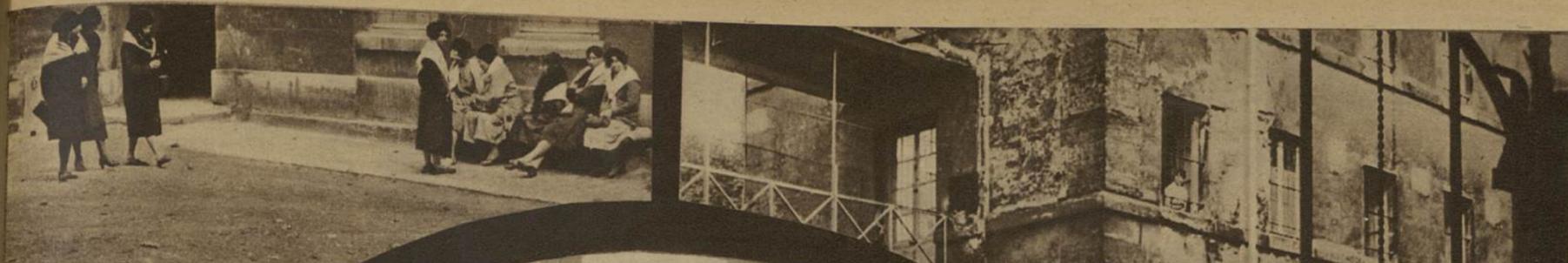
LE

VEAU D'OR

Un roman-reportage

sur

L'amour et la finance



C'était comme la récréation des écolières. Elles pouvaient prendre l'air par la fenêtre

PRISON EN VACANCES



QUAND, d'aventure, je passe rue du Faubourg-Saint-Denis, je ne manque jamais d'entrer à Saint-Lazare.

La prison m'est familière. N'en connais-je pas presque toutes les habitantes? Oh, mieux qu'à Saint-Lazare, est-il possible de se pencher sur des destins tourmentés? Il ne m'est pas toujours nécessaire d'aller jusqu'aux cellules. Une station à l'entrée ou au parloir me suffisent. C'est là qu'un jour j'aperçus Jeanne Weiler, comme nul de ceux qui l'avaient vu jurer, sanglotante, ne pourra jamais l'imaginer. Une robe d'un rouge éclatant moulait son corps, d'une perfection rare. Elle avait les lèvres peintes, les joues fardées, et une large couche de bleu, répandue sur ses paupières, pouvait donner à penser qu'elle allait débiter au théâtre. Les gardiennes qui l'accompagnaient murmuraient :

— Elle a tué ! Mais s'en souvient-elle ? Elle a, dans un corps de femme, une cervelle d'oiseau...

C'est cependant ce jour-là que Jeanne Weiler me parla de son petit enfant... C'est là, un peu plus tard, que lady Owen — qui, dans quelques jours, va être libérée — me raconta, avec un frémissement dans la voix, combien elle était poursuivie de déclarations d'amour depuis que les juges l'avaient déclarée coupable. C'est à proximité de ces lieux que Mme Hanau posa pour notre photographie : elle s'était évadée la veille de l'hôpital Cochin...

Je me suis présenté l'autre lundi à Saint-Lazare. Et ce fut une histoire bien différente... Avez-vous jamais vu une prison en vacances ?

— On déménage. Nous allons à la Petite-Roquette, me cria de très loin la sœur Perpétue.

La supérieure de la communauté des sœurs Marie-Joseph laissait tinter son énorme troussseau de clefs, le long de sa vaste robe noire... Elle allait de cellule en cellule, ouvrant les portes, donnant des ordres aux prisonnières, d'une voix douce.

— Sortez dans le couloir, mes enfants. Mettez votre visage contre le mur. On vous fera signe tout à l'heure !

C'était dans le quartier où sont enfermées les voleuses et les assassines, tout à fait à l'opposé du quartier où sont groupées les Madeleines, les filles.

Un bruit de voitures monta de la cour. Tous les pavés grinçaient. Je me penchai et je vis, par une fenêtre, quatre cars cellulaires en ordre de départ.

— En route, cria la vieille sœur Léonide, avec sa grosse voix des grands jours. Et du silence, s'il vous plaît...

Les prisonnières partaient en voyage! Des collégiennes prêtes à sortir pour une promenade ne sont pas plus dissipées et plus joyeuses.

— Mets-toi derrière moi, chuchotait une voleuse. On montera ensemble. Et nous serons l'une près de l'autre...

Le départ fut un prétexte à des scènes comiques. Une prisonnière difforme, trop grosse, eut quelque difficulté à monter dans le panier à salade. Elle avait prévenu le gardien.

— V'savez, je détraque les bascules. Et, pour moi, il faut élargir les portes !...

Les prisonnières assemblées l'encouragèrent à franchir le pas difficile.

— Eh ! fais-toi enlever ton faux c... pour le voyage !...

Quatre voitures, cela ne contient que quarante prisonnières. Il y en avait deux cents à déménager. Celles qui restaient enfermées, attendant leur tour, profitèrent de ce que les sœurs et les gardiennes étaient occupées ailleurs pour engager une conversation collective.

— Dis-donc, grondait une meurtrière par amour, y paraît qu'y nous ont fait de véritables salons à la Petite-Roquette. Pourraient-y pas nous faire aussi des portes sur la rue ?

Des rires éclatèrent. Alors, de cellule en cellule, commença un échange de propos divers, sur tous les tons, du plaisant au grivois...

— On se verra maintenant par les fenêtres ! Pourvu que je puisse voir Lucienne ! Qu'est-ce qu'on se collera, comme bif'ton... avec un lance-pierre !...

Tout à côté, dans le quartier des Madeleines, la surveillance se relâchait aussi. Il y a les filles qui travaillent à l'atelier et celles qui se refusent à tout travail. Ces dernières, en temps ordinaire, sont contraintes de rester dans une grande salle, immobiles et silencieuses, jusqu'à l'heure de la récréation. Ce jour-là, la sœur Marthe était distraite. Et les Madeleines qui, elles, ne déménageaient pas, riaient aussi...

— Maintenant qu'ils font de la place et que la prison sera tout entière à nous, y en aura du monde. Tu vas voir si ces v... de mœurs y vont nous en coller du ballon !

— Nourries à l'œil, couchées pour rien, plains-toi, ma belle. Et habillée, si tu le veux ! On n'est pas plus gentil pour de bath mômes comme nous... disait une autre.

Il y a plus d'un an qu'on a pris la décision de désaffecter la prison de la Petite-Roquette et la prison Saint-Lazare. La prison de la Petite-Roquette, autrefois destinée aux enfants, a été réservée aux détenues de droit commun, inculpées et petites condamnées, et on a décidé de ne laisser dans les vieux bâtiments de Saint-Lazare que les filles. En ce qui

concerne les enfants du malheur, autrefois enfermés à la Petite-Roquette, on ne s'en occupe plus : ils sont maintenant à Fresnes et s'y trouvent beaucoup mieux...

J'ai quitté Saint-Lazare, en liesse, pour suivre les voitures cellulaires. Et je suis arrivé presque en même temps qu'elles à la Petite-Roquette.

— Le voyage n'a pas été long, gronda une receleuse à sa descente de voiture. Mais ça fait tout de même du bien de prendre l'air !

Elles tombèrent sur un convoi de déménagement, convoi conduit par des chevaux empruntés à la prison de Fresnes. Leurs regards se perdirent dans les édrédons douillets, les bahuts bien cirés, les fauteuils Louis XV des surveillantes qui changeaient d'appartement.

— Des fois qu'on se tromperait. Je les prendrais bien dans ma tôle, cria une femme...

On les enferma dans les anciennes cellules des enfants. Du moins en ouvrit-on les fenêtres. Les femmes assassines et voleuses avaient le droit, interdit aux grands coupables de quinze ans, de respirer et d'y voir clair. Elles s'accrochaient aux grilles, se faisant des signes, échangeant à mi-voix des réflexions sur leur nouvelle pension...

Pouvait-on les surveiller ? Les convois succédaient aux convois. Les surveillantes et les sœurs dirigeaient le transport des meubles. Des employées se plaignaient avec quelque raison de leur nouveau logis. Ah ! comme elles regrettaient leur habitation de Saint-Lazare, le bruit de la rue. Maintenant, on les fait vivre dans la cour intérieure de la maison de détention. Elles sont vraiment en prison...

Ainsi commença la première journée de vacances des prisonnières... Il n'y eut pas d'atelier : les ateliers ne sont pas encore installés. Pour les occuper, on les lâcha dans les cours...

J'ai vu autrefois des promenades d'enfants à la Petite-Roquette. La plupart n'avaient pas fait grand-chose. Ils marchaient en ordre, à la cadence, comme de petits forçats...

Les femmes assassines et voleuses se promenaient librement au même endroit, deux par deux, trois par trois, riant ensemble, ayant, dans le décor champêtre des arbres étiés, un avant-goût de la liberté...

C'était repos, repos pour toute la semaine. Les vacances allaient se poursuivre tant que le déménagement durerait. Détenues, sœurs et surveillantes ne formaient plus qu'une même famille, agitée par les mêmes soucis. On invitait les détenues à des distractions rares.

— Qui veut venir laver le parquet de la Chapelle de Saint-Vincent-de-Paul ?...

Par les fenêtres, les recluses voyaient passer de solides compagnons : les employés du gaz, qui venaient vérifier les compteurs ; les électriciens, qui installaient leurs échelles. La présence des hommes dans la détention, présence jusque-là inconnue, faisait parfois gonfler plus d'une poitrine.

— As-tu vu le grand ? Crois-tu. Il me regardait... Oh ! ce qu'il me plairait, ma chère !...

F. DUPIN.

Le greffe était déjà à peu près installé.



Au réfectoire, avant l'heure de la soupe.



Paniers à salade et voitures de déménagement faisaient le trafic de St-Lazare à la Petite-Roquette.

New-York

(de notre correspondant particu

Il y a quelques semaines, nous av
conté ici le début de l'épopée
misère aux Etats-Unis, la mar
chômeurs affamés vers Wash
Aujourd'hui, tout le monde sait
c'est que l'armée du « Bonus

anciens vétérans de la guerre qui rée
de l'Etat une pension supplémentaire
voudraient que l'arrière leur soit pa
médiatement.

Vingt-cinq mille hommes, sous l
duite du commandant Waters, un hé
la grande guerre, du révérend père C
prêtre soldat, qui porte la soutane et
que de tranchée comme Richelieu, et
femme, une amazone en culotte de co
et qui porte sa boîte à poudre dans
à revolver, Mistress Vera Parata.

L'armée du « Bonus », arrivée fin
Washington, campa hors de la ville e
mença d'envoyer des proclamations
Maison Blanche pour réclamer le « B
C'était une grosse dépense pour la tré
américaine : pourtant, la Chambre d
présentants vota la pension. Il ne ma
plus que la ratification du Sénat. Les
rans avaient confiance ; on savait po
que le Président Hoover, hostile au
travaillait en secret les sénateurs po
leur vote fût défavorable.

C'était un soir, au camp des affamé
le monde était sorti des baraquemen
tentes et des abris de fortune. Des
feux avaient été allumés ; les femmes
enfants (car les vétérans ont amené
leur famille) chantaient. Les ancien
dats, eux aussi, se regroupaient par e
des pour pousser les refrains avec les
dans la Somme, autrefois, ils montaien
saut. C'était une nuit de fête. Dans qu
jours, demain peut-être, ils allaient
passer aux caisses de l'Etat pour tou
« Bonus ».

Il y eut une rumeur. Les chants cess
Une automobile venait d'apparait
s'avancait dans le camp. C'était Wat
le révérend père Cox qui revenaien
Washington où ils avaient attendu la
sion du Sénat. L'auto fut rapidement
bilisée; des milliers et des milliers de
sonnes se pressaient autour d'elle, des
liens et des milliers de visages se ten
vers les messagers. Waters se dressa,
sur une tribune. Sa haute silhouette d
la foule haletante. Un grand silence
Le commandant étendit les bras. Il n
qu'un mot, sans crier, mais sa voix ré

De son quartier généra
Capitole, Hoover, l'ac
saire du « Bonus », l
soudain contre les pr
tataires l'armée redou
de leurs « frères ennem

De la tribune qui dom
la foule haletante, un le
fit entendre un mot e
qui résonna comme
coup de couperet : « No



FRÈRES ENNEMIS

la nuit attentive et ce mot était comme un coup de couperet :

Non. Sénat américain, après une violente session, avait refusé le « Bonus ». Alors, le camp d'Anacostia, une rumeur terrifiante et s'enfla démesurément. Les vétérans criaient leur indignation.

Normalement c'était la lutte, on pouvait dire le pire. On verra que c'est à peu de chose que le pire qui est arrivé.

Il n'est pas bien que les communistes n'aient pas laissé échapper cette occasion de faire la propagande dans un terrain aussi fertile. Plusieurs centaines de vétérans n'avaient jamais revêtu l'uniforme militaire et ils en réalité des agents communistes. Il y avait dans l'armée du « Bonus » un extrémisme qui poussait à la révolte ouverte et contre lequel Waters essaya vainement de réagir. Il espérait encore faire obtenir satisfaction aux vétérans par la diplomatie. Mais, comme tous les meneurs de bandes fut dépassé par le mouvement qu'il lui-même créa.

Le révérend Cox, prudent, sentant que ça allait mal tourner, partit pour l'Europe sous un prétexte plausible d'aller étudier sur place l'organisation et les méthodes d'action des nazis d'assaut d'Hitler et de Mussolini.

Waters, obligé de suivre le mouvement de ses troupes et d'agir, créa le bataillon de la mort composé de quinze mille hommes. Un matin, ces quinze mille hommes quittèrent le camp et entrèrent dans Washington. Il eût fallu, pour les arrêter, un bataillon rangé. La police les laissa passer. Le bataillon de la mort atteignit le Capitole sans avoir rencontré de résistance.

Les volets clos de la maison du révérend Cox, des mitrailleuses attendaient. Mais les hommes ne tentèrent pas de franchir la porte. Ils se mirent à tourner en rond autour du bâtiment. On put croire un moment qu'ils allaient se borner à cette manifestation et qu'après avoir fait un tour ils s'en iraient. Or, ils ne s'arrêtaient pas. Ils continuèrent de tourner autour du bâtiment. Leur nombre était tel que la tête de la queue de la colonne se fondait, et formait une procession, encerclant comment le Capitole, continua de marcher.

Le soir tomba. Ils tournaient toujours. La police, en hâte, installa des projecteurs sur les toits des maisons voisines pour contrôler le mouvement. Les grands pinceaux blancs baignaient la masse bruyante qui n'en tressaillait pas. Les sénateurs délibéraient toujours dans une atmosphère de fièvre. De temps en temps un d'entre eux montait à la tribune et disait : « Ils sont toujours là ». Dans la nuit, quand les bruits de la ville se furent calmés, on commença d'entendre de la salle des délibérations, par les fenêtres ouvertes dans la chaleur d'orage, la rumeur lourde du piétinement de ces quinze mille hommes. La panique commençait de prendre les sénateurs.

Le jour se leva : ils marchaient toujours. Ils se défilèrent pendant trois jours et trois nuits, du même pas lent et lourd des gens qui ont faim. Pas un cri ne montait de leur masse. Ils ne se parlaient même pas entre eux. Ils marchaient seulement, le visage fermé, les yeux fixes. Parfois, l'un d'eux tombait et se relevait. La police le tirait hors des rangs, l'emportait en ambulance. Les autres continuaient un peu plus pour combler le vide. Ils ne se retournaient pas. De place en place, de grandes pancartes, portées par deux hommes, étaient promenées au-dessus de la foule déguenillée. On y lisait :

« Les hommes du Congrès ne voient la route que par les fenêtres du Capitole ou de leurs autos ou de leurs pullmans : voilà la situation ».

Le quatrième jour, Waters, voyant que rien ne bougeait à l'intérieur du Capitole et que son bataillon de la mort, épuisé, fondait à vue d'œil, donna l'ordre de s'arrêter et de se reposer ; sans se faire prier, les Bonusmen envahirent les pelouses du Capi-

tole et, très tranquillement, y campèrent. Pour la nuit, ils étendirent des journaux et des loques diverses sur l'herbe et se couchèrent. Ils allèrent même plus loin, entrèrent dans les dépendances du palais et se servirent des lavabos et des piscines de marbre pour faire leur toilette.

Pendant ce temps, à bout de résistance nerveuse et comme s'il craignait de prendre dans un moment d'humeur une décision brutale qu'il regretterait plus tard, le Président Hoover s'était enfui de la Maison Blanche, en automobile, pour une retraite inconnue.

Cependant, la situation s'aggravait. Affamés, exaspérés, les Bonusmen n'écoutaient plus les ordres de leur chef. Quelques forcenés essayèrent de pénétrer dans la Maison Blanche. La police les repoussa. Un mutilé de guerre, qui n'avait plus qu'un bras, lutta avec tant de vigueur qu'il fallut cinq policiers pour le maîtriser. Le Président n'était plus là. Les secrétaires d'Etat se renvoyaient l'un à l'autre la responsabilité des événements. Personne ne voulait prendre de décision. Le général Glassford, chef de la police de Washington, se trouvait donc, par la force des choses, maître de la situation. Il faut reconnaître qu'il fit l'impossible pour éviter un conflit entre ses hommes et les affamés, et même pour soulager, dans la mesure du possible, cette misère étalée. Outrepassant ses fonctions, il fit des démarches auprès du Congrès pour faire allouer un secours immédiat à ceux du « Bonus ».

En attendant, il prit sur lui de les faire ravitailler par la municipalité. Le Congrès, terrorisé, vota 125.000 dollars, cinq dollars par vétérans, par famille. Les sénateurs, qui craignaient toujours un coup de force, avaient réclamé l'envoi à Washington d'un détachement de fusiliers marins. Mais le pacifique Glassford et de nombreux officiers de l'armée régulière, qui sympathisaient plus ou moins ouvertement avec les vétérans, obtinrent qu'il fût maintenu dans ses quartiers.

Il fallait en finir. Le gouvernement offrit aux vétérans de les rapatrier à ses frais. Quelques milliers d'entre eux, à bout de résistance morale, découragés, acceptèrent et repartirent pour leur province. Mais il en resta dix mille, acharnés à rester là, espérant contre toute espérance et d'ailleurs toujours travaillés par les meneurs communistes.

L'état des esprits était tel qu'il fallait un minime incident pour mettre le feu aux poudres. Il arriva fatalement.

Plusieurs centaines de Bonusmen avaient trouvé commode de s'installer dans des maisons inoccupées appartenant à l'Etat et qui se trouvaient non loin de la Maison Blanche. Or, ces maisons étaient vouées à la démolition. Déjà, les terrassiers avaient commencé d'abattre quelques pans de murs et les vétérans ne paraissaient pas vouloir quitter les lieux.

Le 28 juillet, au matin, la police, munie d'un ordre en règle de la municipalité, envahit le quartier et exigea le départ immédiat des Bonusmen. Quelques-uns cédèrent. D'autres refusèrent obstinément de partir. Ils se formèrent en bataillon serré devant la porte de leurs domiciles improvisés et se préparèrent à résister. Les policiers s'avan-

cèrent. Une volée de briques les accueillit. Quelques-uns tombèrent.

Le général Glassford, accouru, fit un effort désespéré pour éviter la bataille. Il s'avança seul vers les vétérans.

— Attendez, garçons, cria-t-il. Lâchez ces briques... Ça fait mal, les briques.

Pour toute réponse, il reçut une pierre en plein visage. Il chancela. Derrière lui, ses hommes, qu'aucun ordre désormais n'aurait pu retenir, se ruèrent. La bagarre fut d'une violence inouïe. Les voitures d'ambulance commencèrent à emporter des dizaines et des dizaines de combattants des deux partis. Aucun coup de feu n'avait encore été tiré. Les Bonusmen se battaient à coups de gourdins et de briques, les policiers à coups de matraques et de crosses de revolver.

Au début de l'après-midi, la police, débordée, recula. Maîtresse du terrain, la vague d'assaut des Bonusmen s'avança dans Pennsylvania Avenue, une des artères du quartier aristocratique. Comme si on voyait à Paris une foule compacte d'hommes déguenillés, sanglants et forcenés, descendre les Champs-Élysées en repoussant devant eux les agents en déroute. Les policiers, affolés, commencèrent de tirer. Ceux des Bonusmen qui avaient des armes ripostèrent. Le Président Hoover était rentré la veille à la Maison Blanche. Cet après-midi-là, dans son cabinet de travail, debout devant une fenêtre ouverte, il écoutait la rumeur de la bataille. Quand les premiers coups de feu éclatèrent, il tressaillait. Il sentit que l'heure était venue d'agir, d'agir vite et sûrement. Ce soir, peut-être, l'armée des affamés serait maîtresse de Washington. Une voix derrière lui demanda : « Alors ? ». C'était Hurley, le ministre de la Guerre. Les deux hommes se regardèrent. « Allez-y ! » dit Hoover. Hurley décrocha le téléphone. Un quart d'heure après, du Fort Myer, la grande caserne installée de l'autre côté du Potomac, deux bataillons de fantassins, deux escadrons de cavalerie, une compagnie de mitrailleuses et un groupe de tanks légers marchaient sur Washington. Les vétérans, en train de saccager Pennsylvania Avenue, virent tout à coup, au moment où le soir tombait, apparaître les uniformes kakis et luire les baïonnettes. Alors un grand désespoir les envahit. Quelques-uns d'entre eux étaient encore vêtus de leur vieil uniforme, avec les taches indélébiles de la boue des Flandres. D'autres arboraient fièrement leur casque cabossé. Ils avaient tenu à se grouper sous le signe de la camaraderie de guerre, de la discipline militaire, de ce qu'en France Clemenceau appelait « les droits qu'ils ont sur nous ». Et maintenant, pour résister à leurs justes revendications, le gouvernement n'hésitait pas à faire marcher contre eux d'autres soldats, peut-être leurs compagnons d'armes, à opposer ainsi en une bagarre hideuse ceux qui s'étaient juré devant la mort de rester toujours des frères.

La panique s'empara de l'armée du « Bonus ». Les uns criaient au sacrilège, d'autres pleuraient. D'autres enfin allaient au-devant des soldats, leur criant des reproches. Mais, inexorables, les rangées de baïonnettes s'avançaient. Au milieu de l'avenue, les cavaliers, sabre au clair, se préparaient à charger. Dans les tanks, les soldats, casqués, armaient les mitrailleuses. Derrière les troupes, vingt autos-ambulances suivaient à petite allure en attendant des clients. Le choc d'ailleurs ne fut pas

de longue durée. Les dernières bandes du « Bonus » lâchèrent pied tout de suite et refluèrent hors de la ville. Les soldats les poussaient, la baïonnette dans les reins, vers le camp d'Anacostia.

« Nettoyez-moi tout ça », avait dit le Président Hoover. En fait, Washington était en état de siège. Des escouades de soldats casqués veillaient à tous les points stratégiques de la ville. Des mitrailleuses étaient embusquées dans les massifs des jardins.

Les restes du bataillon de la mort, c'est-à-dire ceux des Bonusmen qui n'étaient pas restés dans les hôpitaux de Washington ou entassés dans les camions de la police, arrivèrent en désordre au camp où ils jetèrent un premier affolement. Mais ceux qui étaient restés là-bas avaient à peine eu le temps d'entendre le récit de la défaite que les soldats arrivaient au pas gymnastique parmi les tentes et les baraquements. Les femmes et les enfants, bousculés, se mirent à courir au hasard en criant. Presque aussitôt, une clameur éclata : le camp brûlait.

Dans la nuit qui était venue, l'incendie ravagea bientôt tout Anacostia. Les Bonusmen, désespérés, luttèrent furieusement pour protéger des coups les femmes et les enfants et pour ne pas se laisser chasser. Mais la troupe, décidée d'en finir, attaquait maintenant avec des bombes lacrymogènes. Et parmi les lourdes fumées, à l'odeur suffoquante, les soldats, le masque de tranchée sur le visage, poussaient devant eux à coups de crosse les malheureux débris de l'armée de la faim. Des projecteurs montés sur des autos suivaient les opérations. On entendait le hurlement des mères qui avaient perdu leur enfant, les cris de rage des blessés. Dans Washington, où personne ne dormait, arrivait cette rumeur d'invasion et de massacre. Des scènes inévitables se produisaient. Le colonel Patton, qui commandait la cavalerie, reconnu, dans un des hommes en haillons qui se défendaient avec acharnement, un de ses officiers de guerre, le lieutenant Angelo, qui lui avait autrefois sauvé la vie en allant le chercher blessé dans les fils de fer barbelés. Au matin, le camp d'Anacostia n'était plus qu'un amas de décombres fumants, parmi lesquels des patrouilles chassaient les dernières familles des vétérans qui s'obstinaient à rôder par là. Le reste de l'armée du « Bonus », fuyant les baïonnettes et les bombes lacrymogènes, s'était égaillé dans la campagne.

La bataille était finie. Mais on ne pouvait pas laisser mourir de faim dans les fossés les vétérans défaits. Les policiers et les soldats repartirent à leur poursuite, mais, cette fois, sans armes, et, au lieu de crosses et de baïonnettes, ils brandissaient en les voyant des paquets de vivres. Et, famille par famille, chemineaux harassés et sans but, les vétérans, désorganisés, traînant derrière eux leur femme et leurs gosses, sont repartis sur les routes.

Une partie de l'opinion américaine félicite le Président Hoover de son énergie. Une autre le blâme. On verra, aux prochaines élections présidentielles, jusqu'à quel point la popularité de Hoover a souffert dans l'aventure.

Waters, lui, le chef des vétérans, n'est pas découragé. Il veut réunir une nouvelle armée à Johnstown, en Pennsylvanie, et continuer à réclamer le « Bonus ». Et, d'Europe où il poursuit ses études stratégiques, le révérend Cox télégraphie sa fameuse formule :

« Nous tiendrons le coup jusqu'à ce que l'enfer soit gelé. »

ROY PINKER.

Waters, chef de l'armée de la faim, s'enfuit, serré de près par un policeman.



PETITES CAUSES



régulièrement payées, sans retard ni discussion.

Mais, soudain, ce fut l'affolement : le gentleman venait d'être arrêté. Il était « le plus grand escroc du monde », comme il l'affirmait lui-même, avec fatuité. Son vrai nom était Milan Gyoritsch. C'était un malfaiteur recherché par toutes les polices d'Europe.

C'était son orgueil qui l'avait perdu. Se trouvant au café en compagnie d'amis de rencontre, Gyoritsch avait dit au cours d'une partie de cartes :

— Savez-vous, mes amis, que je suis un homme que recherche actuellement la police de l'Europe entière ?

Tous rirent de cette déclaration, croyant à une plaisanterie. Mais un indicateur de la Sûreté de Belgrade, qui se trouvait dans la salle, téléphona immédiatement à deux inspecteurs qui vinrent arrêter l'escroc trop vantard.

Cette élégance, cette nonchalance qui le rendaient si sympathique aux habitants de l'hôtel Krozstic à Belgrade, il les apportait dans l'exercice de ses fonctions. Il avait choisi Arsène Lupin pour modèle.

A Deauville, pénétrant une nuit chez Mme Jeanne, il fut surpris par la maîtresse de maison. Poliment, il la pria de s'asseoir et lui demanda la permission de fumer. Pendant quelques instants, ils parlèrent de choses et d'autres, puis, toujours avec la même courtoisie, Gyoritsch demanda l'emplacement des bijoux. Après s'en être emparé, il se retira comme s'il se fût trouvé dans une réception mondaine.

Chez M. Ossudski, ambassadeur de Pologne à Paris, pareille aventure lui arriva. C'est à la suite d'une querelle

Milan Gyoritsch jouait au cambrioleur mondain.

dans un restaurant qu'il fut arrêté. Condamné à 10 ans de travaux forcés, il trouva le moyen de se faire passer pour malade et réussit à s'évader.

Sur le chemin de sa fuite, il cambriola l'appartement du directeur d'une usine de Rattigny.

L'Allemagne, la Belgique, l'Autriche, la Hongrie, la Tchécoslovaquie reçurent ensuite sa visite. Il voyageait beaucoup, descendait dans les meilleurs hôtels et menait une vie princière.

Il y avait aussi des périodes de jours noirs dans la carrière aventureuse du gentleman-cambrioleur. Il fut, tour à tour, cireur de souliers, vendeur de journaux, camelot et garçon de café. Mais un coup magistralement exécuté le remettait à flot pour quelque temps.

Milan Gyoritsch devait être jugé le 12 juillet, mais des télégrammes affluèrent à Belgrade, venant de Belgique, de France et d'Allemagne. Des détectives partirent pour la Yougoslavie dans l'espoir de découvrir en Gyoritsch l'auteur de nombreux cambriolages, commis dans les mêmes circonstances et qui semblaient porter la signature du gentleman-cambrioleur.

Mais l'élégant escroc ne se tient pas pour perdu :

— Avant peu, déclare-t-il avec désinvolture, je m'évaderai. J'ai un système.

G. STREM.

Gentleman cambrioleur

Belgrade (de notre correspondant particulier).

Il était élégant, généreux, beau parleur, ce jeune homme se disant commerçant parisien et qui était venu s'installer à l'hôtel Krozstic, le plus grand palace de Belgrade.

On ne parlait que de lui dans les salons et à l'office. Les élégantes qui dansaient le soir dans les salles luxueuses de l'hôtel, vantaient son air altier, sa mise recherchée, la coupe de ses vêtements. Le garçon d'étage et le groom de l'ascenseur célébraient à qui mieux mieux la générosité de ce client de marque. Le gérant se félicitait de son voyageur, car les notes étaient

Le mauvais conseil

Saintes (de notre correspondant particulier).

À la porte de la prison se referma derrière Pierre Gorge. Le jeune toucheur de bestiaux, qui venait de passer quelques mois à l'ombre pour un vol dont il s'était rendu coupable, se trouvait en liberté. On était à fin janvier. Il gelait.

— Que vais-je faire ? s'interrogea-t-il. Ma foi, je n'en sais rien !

Il se souvint alors du conseil de son compagnon de cellule :

— Si tu ne sais pas comment vivre, il te restera toujours la ressource de faire un coup !

Cette idée grandissait dans son esprit comme une herbe mauvaise. Faible de caractère, Gorge n'avait pas le courage de lutter contre la tentation.

Ayant loué une bicyclette, il s'en fut à Bourgneuf, près de Saint-Denis-du-Pin. Une vieille femme, Mme Esnard, riche propriétaire qu'il connaissait, vivait seule. Le jeune

homme frappa à sa porte. — Je suis ouvrier électricien, lui dit-il. Je viens vous faire mes offres de services.

Sans défiance, la femme le reçut et le guida à travers la maison pour qu'il pût prendre les mesures nécessaires. Dans l'écurie, le faux électricien saisit une fourche qui se trouvait à portée de sa main et en asséna plusieurs coups violents sur la tête de Mme Esnard.

Avec un cri rauque, la vieille femme s'écroula. Gorge revint dans la maison et commença le pillage. Cependant, le facteur du village, faisant sa tournée, découvrit la victime de cette agression. Il avertit les voisins, qui accoururent armés de fourches et de fusils.

Le jeune criminel, sous peine d'être pris, dut s'échapper par une fenêtre et se réfugia dans la forêt d'Essouvier, sorte de maquis impénétrable, où les battues demeurèrent infructueuses.

Enfin, le 6 février, tandis que Mme Esnard, guérie de ses blessures, quittait l'hôpital, la gendarmerie de Loulay découvrait son agresseur, exténué,

dans une cabane inhabitée. Le toucheur de bestiaux a comparu samedi devant les jurés de la Charente-Inférieure.

Mme Esnard a raconté, avec une simplicité et une impartialité qui firent impression sur les juges populaires, la scène de l'agression dont elle fut victime.

— Je ne voulais pas tuer Mme Esnard, déclara Gorge. Je ne voulais que l'étourdir.

M. Perillaud, procureur de la République, a prononcé un réquisitoire très sévère, dont M^r Brejon, du barreau de Saintes, a tenté, dans une éloquente plaidoirie, d'atténuer les effets.

Pierre Gorge a été condamné à 15 ans de travaux forcés et à 20 ans d'interdiction de séjour.

L.-K. FAVRE.



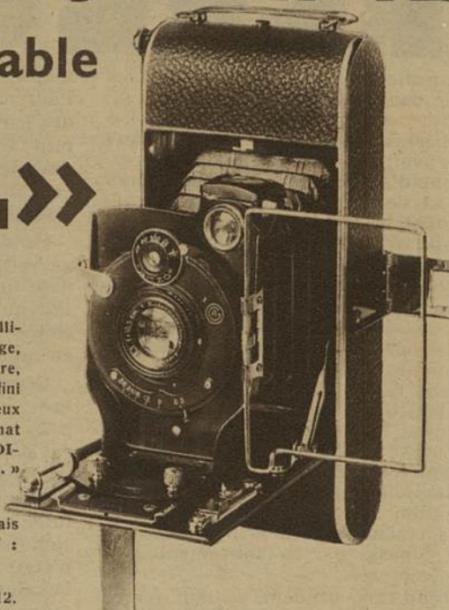
Gorge s'était présenté comme ouvrier électricien pour pénétrer dans la maison de Mme Esnard.



EN RECLAME

Frs: 288.», payable

Frs: **24.»** par mois



No 11. — Appareil « RÊVE IDÉAL » pour pellicules 6X9 entièrement métallique, beau gainage, bordé métal poli, soufflet peau, viseur iconomètre, mise au point avec l'arrêt automatique à l'infini et échelle graduée, obturateur trois vitesses et deux poses, propulseur métallique, objectif anastigmat Magir Hermagis, très lumineux F. 6,3. EXPÉDITION FRANCO, Frs : 288 », payable Frs : 24. » par mois.

No 12. — Même appareil que ci-dessus, mais format 6 1/2 X 11. Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois.

No 4. — Appareil photo pour plaques 9X12. Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois

DEMANDEZ notre catalogue N° 46

BULLETIN DE SOUSCRIPTION D. 12

Je prie la Maison Girard et Boitte, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer franco un appareil photographique n° _____ de _____ fr., payable _____ fr. par mois, que je paierai en 12 mois au compte de chèques postaux Paris 979.

Fait à _____ le _____ 193 _____

Nom et prénom _____

Profession _____

Domicile _____

Département _____ Signature :

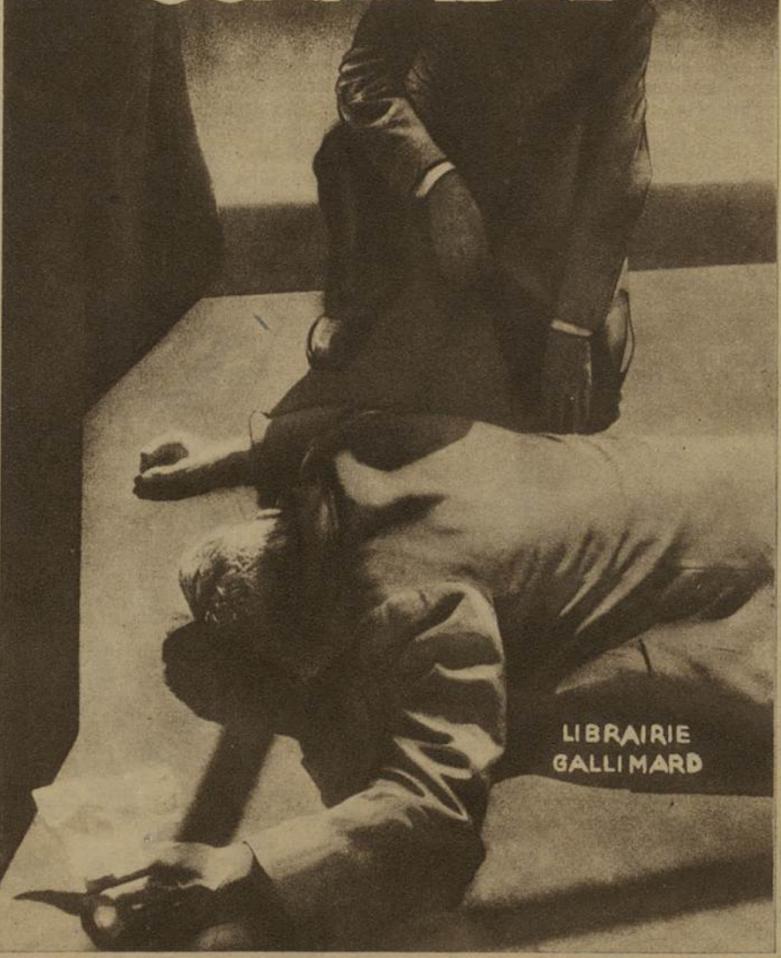
Gare _____

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

LES CHEFS D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES

S.S.VAN DINE

L'AFFAIRE DU SCARABÉE



LIBRAIRIE GALLIMARD

LA CHANSON DE LA MORT

L'enchaîné.

On l'entraîne. Il crie encore. Les gardes le maîtrisent doucement, sans rudesse. On ne fait pas mal volontairement aux hommes qui vont mourir. On pense, en les voyant, aux aides du bourreau qui, peut-être bientôt, feront le même geste. Gorguloff se laisse aller dans leurs bras...

Il y a, derrière la Cour d'assises, une petite salle où les inculpés attendent pendant les suspensions d'audience et les délibérations du jury. C'est aussi la chambre de départ des condamnés. Un escalier circulaire communique avec cette salle, et quand on se penche, par l'ouverture, on n'aperçoit qu'une spirale rayée de marches noires. Là commence le chemin de la guillotine.

Gorguloff se penche au bord du trou. Il y a cent dix marches.

— Avance, Gorguloff !...
Il obéit, descend quelques marches. Mais un instinct plus fort l'arrête. Il parle. Il parle encore. Tout ce qu'il voulait dire, tout ce qu'il n'a pas su dire, gonfle sa poitrine. L'écho répercute sa mélodie et ses plaintes...

— Moi, Paul Gorguloff... Ils ont dit mauvais médecin. Ils ont dit homme sans honneur. Moi, soldat ! Canailles... Canailles...

Les gardes pèsent sur lui. Il se détend et fait quelques pas. Il s'arrête et murmure encore :

— Ils ont tué mon idée. Ils ont sali mon honneur. Canailles...

Il faut le pousser, le supplier presque...
— Tu vas te coucher... Tu diras cela à ton avocat. Allons, avance Gorguloff.

Cette fois, il obéit mécaniquement, sans interrompre sa litanie. Un nom revient, vague haute dans le flot des mots qu'il prononce, « Donat-Guigüe ». On essaie de changer le cours de ses pensées. On lui fait croire que sa femme l'attend. Il n'écoute pas. Il ne paraît pas entendre... Donat-Guigüe, le procureur général, son honneur, son idée, il semble que cela seul lui importe...

Mais une brusque vision lui fait baisser les yeux. Son pied se pose sur la terre ferme. Un couloir s'ouvre devant lui, et, dans ce couloir, trois hommes lui font signe de se hâter. Des chaînes d'acier brillent dans leurs mains nues.

Les gardes s'effacent, se hâtent vers la sortie.

— Au revoir messieurs ! dit Gorguloff. N'oubliez pas mon Idée !...

Un ordre bref le fait taire.
— Déshabille-toi !

Peut-il rester silencieux ? Il se dévêt, mais il continue éperdument à invoquer la consolation des mots. Des mots ! Le voici nu.

— Lève les bras ! Courbe-toi !
C'est la fouille. De rudes mains palpent ses membres, portant partout leur curiosité. Gorguloff porte en cet instant sur lui la destinée des gardiens. S'il meurt pendant la nuit, sous le coup d'une arme ou l'action d'un poison, qu'il peut avoir emporté de la Cour d'assises, on reprochera à ses gardiens cette mort, avant l'heure, comme s'ils en étaient coupables. Mais que fait donc Gorguloff ? Il gesticule comme s'il pouvait encore impressionner une foule absente.

— Ouvre la bouche !
Un doigt rugueux presse ses lèvres, ses

A la barre, la femme de Gorguloff éclata soudain en sanglots.



ous vécûmes, l'autre jour, une grande minute : celle où le destin de Paul-Nicolas Gorguloff se décida. C'était un peu avant le verdict. M^r Henri Géraud plaidait. Nous l'écoutions. Notre émotion était d'autant plus grande que si jamais, depuis M^r Demange, un avocat fut la défense, ce fut bien ce grand honnête homme à la barbe fleurie. Un souffle messianique animait son message de pitié. Il faisait passer en nous la conviction qu'il défendait un fou. Il nous emportait jusqu'aux régions où la passion s'incline devant les arrêts d'une fatalité inflexible.

Les magistrats, grandis par l'hermine, fixaient sur lui leurs regards, sans que cependant un seul muscle de leur visage bougeât. Et comme il leur adressait un appel angoissé, Gorguloff se souleva avec effort.
— J'ai mal... J'ai mal, gémissait-il.
— Je comprends le lynchage, suppliait M^r Géraud. Je comprends les exécutions sur place. Mais nous sommes devant vous. Enlevez vos hermines, jetez vos robes, si votre justice n'est pas autre...

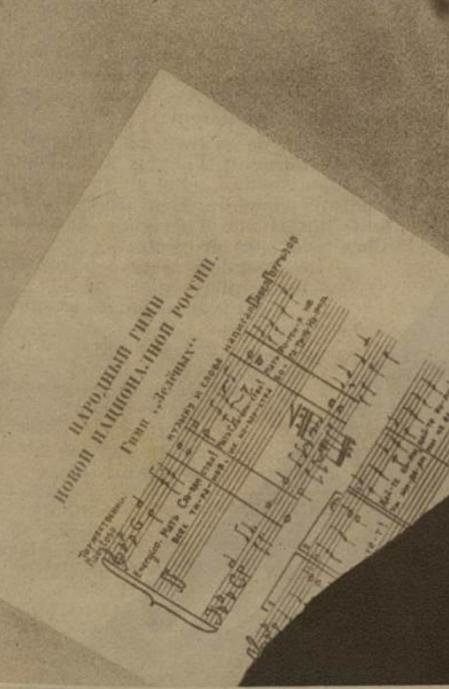
Sa voix se perdit dans le brouhaha que fit naître la défaillance du meurtrier. Quand elle monta de nouveau, Gorguloff était toujours derrière lui, encore appuyé à sa barre, mais ce n'était plus le même homme. Tout à l'heure, nous nous arrêtions à telle de ses attitudes, notre attention se fixait sur l'expression inquiète de son étrange regard. Maintenant, on ne voyait plus que son cou, gonflé de veines, qu'aucun tissu ne cachait plus. On lui avait ôté sa cravate pour qu'il pût mieux respirer. Son cou saillait dans l'échancrure de sa chemise, comme si déjà il se fût préparé à faciliter la tâche du bourreau.

Que s'était-il passé ? Ce grand nerveux, demi-fou ou dément, bouleversé par un orage prophétique, venait-il brusquement de comprendre que sa cause était jugée, perdue ! L'attitude des douze citoyens immobiles qui, depuis trois jours, le regardaient sans le voir et sans l'entendre, ne pensant qu'à son crime, venait-elle de lui révéler, en un éclair, que sa fin dernière était arrêtée, décidée ? Voulut-il les braver, comme bravent leur médecin les fous qui toujours veulent avoir raison, fût-ce pendant leur délire ?

— Pitié ! clamait M^r Géraud.
Gorguloff, par ses hurlements, dominait maintenant la voix du grand avocat. Sur un ton de mélodie, il dévidait une monotone litanie :

— Tout ça, c'est des paroles. Je ne veux pas qu'on continue !... Je veux qu'on me coupe la tête tout de suite !... Patriote !... Grand Russe !... Pas de justice !...
On ne voyait plus, je le répète, que le cou empourpré. M^r Géraud adjurait, suppliait. La voix de Gorguloff montait, couvrant de ses notes hautes l'orchestration magnifique, répandant le malaise que peut donner l'accompagnement d'un motif de grande musique par un chœur barbare et fou. Ce que le public ne comprit peut-être pas, c'est que, en cet instant, un duel sans merci s'engagea entre l'avocat et l'accusé. M^r Géraud, animé par sa conviction, savait que l'heure était venue où douze hommes allaient disposer de la tête d'un autre homme. Il voulait emporter leur verdict. A son tour, il gonfla sa voix, forçant le ton, véritable dieu tonnant qui veut que seule soit entendue sa foudre. Gorguloff tendait toujours le cou, offrant sa vie, réclamant le bourreau. Sa voix se perdit enfin dans la tourmente de l'autre voix. Mais, n'eût-il disposé que d'une

Son Idée !... Paul Gorguloff ne cessa de l'exprimer confusément, dans l'hymne (à gauche) et le programme (à droite) du Parti Vert, et dans des romans.



Dr. PAVEL GORGULOV.

SYN JEPTIŠKY

RUSKÝ FILMOVÝ ROMÁN

O PĚTI DILČI

PRELOŽIL AUTOR.

ВОРОСНИЦКАЯ НАРОДНАЯ ГРЕБЕЛЬНИЦА (ЗЕЛЕНАЯ ПРОТРА)

Путь в спасению

ЕСТЬ

РАДИО ПРОПОВЕДИ

ИЗДАНИЕ

ИЗДАНИЕ

ИЗДАНИЕ



LA CHANSON DE LA MORT

C'est très important au cas de mon roman. C'est la chanson de la mort, si je pourrai ou non ?

M. Henri Géraud (à gauche) et M. Marcel Roger (à droite) lutteront jusqu'au bout pour démontrer que Gorguloff n'a jamais été qu'un malheureux dément.

Toujours poussé par les gardes, il déboucha dans la pénombre d'un long corridor sur lequel s'ouvrent les cellules sinistres de la vieille Conciergerie.



gencives, court sur ses dents, fouille sa gorge. Une autre main démêle ses cheveux. L'homme est sacré !

— Mourir le plus vite possible, gémit Gorguloff, les mains jointes. On lui fait écarter les doigts. Ce n'est pas pour interrompre son appel. Il faut encore examiner ses ongles, l'intérieur de sa main. C'est fini. Il peut de nouveau joindre les mains. Il doit faire ce geste. Il le fera pendant soixante jours. On lui a mis les menottes...

— Donne tes pieds ! Une chaîne d'acier comprime bientôt chacune de ses jambes. On a fait grâce à Gorguloff de la camisole de force, qui d'habitude est le premier vêtement des condamnés à mort, camisole que porta Carré, l'assassin de la zone, si petit que le vêtement rugueux l'entravait jusqu'aux genoux ; Philippe, un gamin qui avait tué pour quinze francs et qui suppliait qu'on ne lui fit aucun mal ; Gounod, l'assassin de son oncle, et qui se débattit pendant une demi-heure pour ne pas se laisser maîtriser ; et Landru, qui murmura simplement : « Est-ce de chez Paquin ? » Pourquoi ce supplice est-il évité au médecin assassin ? On se contente de le mettre aux fers...

— Tu vas te coucher, gronde le surveillant-chef. Gorguloff ne pense pas à dormir. Intarissable, il veut continuer à présenter sa défense, à montrer sa folie. Les gardiens haussent les épaules. Ils le jettent sur son lit. La colère de Gorguloff tourne maintenant à la supplication.

— Laissez-moi ; je voudrais prier le Dieu vert, mon Dieu !... Il se met à genoux sur une marche creusée contre la fenêtre. Il tend ses mains enchaînées. Les gardiens écoutent. Le condamné invoque le Dieu vert.

— Seigneur, fais-moi mourir et j'écrirai pour toi la Chanson de la Mort, murmure Gorguloff. Il continue à voix

CHANSON DE LA MORT

Il se libère de l'adieu, dont le rythme vint dans la dernière minute des assises déclame :

Adieu le monde, adieu amis,
Notre vie est comme une fleur,
Notre vie est comme un rêve
Et notre rêve est comme un son,
Comme les vagues de la mer.
Adieu mes héros, adieu mon idéal,
Adieu ma femme et mes amours.
Je pars au ciel qui est plein d'étoiles,
Je quitte la terre pour toujours.
Mère nature, ô prends-moi !
Je suis ton fils, j'ai une fin fatale,
Adieu roman, adieu mon idéal.

— Ca ne rime guère, plaisante un des gardiens. La feuille de papier frémot un long moment dans les mains de Gorguloff, de sa main jointe. Puis elle tombe. Un garde se penche. Il écoute la respiration du condamné. Ils vont être tranquilles pendant quelques heures. Gorguloff dort...

Ma vie. Ceux qui ont vécu en compagnie de Gorguloff, avant qu'il ne soit transporté à Santé, dans la septième division, n'oublieront jamais le récit qu'il leur fit au cours de sa première nuit de condamné.

Gorguloff s'était éveillé souvent, mais s'était tu, se contentant de joindre les mains et de remuer les lèvres. Vers six heures il demanda qu'on le mit debout ; ce que le surveillant fit. Il recommença de nouveau à suivre le fil des pensées qu'il avait eues la veille, et que, pour l'en distraire, un de ses gardiens lui parla de sa vie à Monaco, de sa science de la roulette, de ses exploits au baccarat. Le regard de Gorguloff changea d'expression. Brusquement, il se mit à évoquer le pays du soleil et de la mer, et le cas livre tumultueux. Puis, comme s'il revenait en arrière, très loin dans son passé, il entama la histoire qui pouvait être celle de sa vie d'ancien

Bientôt ceux qui l'entouraient furent entraînés à sa suite dans un féérique voyage. Ils voyaient les villes de Russie où Gorguloff a laissé un peu de son âme chimérique et cruelle. C'était Labinskaïa, Moscou, la Russie et Rostof, où il aime Maria Pogorielow, sa première femme. Ce qu'il dit n'était pas toujours compréhensible et donné, mais on en pouvait retenir des dates et des dates. Les trois hommes qui gardaient l'écouterent.

— L'âge ne m'avait point accablé, murmurait Gorguloff. J'aimais Maria Pogorielow, qui, comme moi, étudiait la médecine. J'étais comédien, mes propres œuvres, tout Rostof me chérissait. Donskoï était alors mon nom de poète...

De Rostof il sauta à Minsk. Un des gardiens interrogea :

— Et pourquoi as-tu quitté Minsk ?

— Elle se nourrissait de farine de maïs, de thé et de carottes sèches, gronda Gorguloff. Elle ne comprenait pas mes idées. Je voulais interrompre pour elle ma vie d'artiste ?

Il passa sans transition à l'histoire de son mariage avec Emilie Nelsova. — Il

voix mo-
et soudain
rie, il évoqua
moureuses qui
adoucissent son passé:
Stepkova, la belle
Blonde aux yeux de vio-
Anne-Marie Cuens, sa
ième et dernière femme, Anna
Lefelmanova, Maria Pogorieloff,
Nehasilova (de gauche à droite).

ans, juste dix ans !... Emilie
la fille d'un coiffeur de Prague. Nous
ans d'aumônes. Elle n'aimait pas la pau-
les tomates et le pain noir. Un jour,
cherchai ; elle était partie à pied pour
nture. Alors, j'aimais Olga Halova, qui
riter mes œuvres, et Kueta Stepkova, qui
elle fille blonde aux yeux de violette...
se mit à chanter pour lui-même les
qu'il composa autrefois en l'honneur
ou de Kueta.

*Petites perles aimées
De la bière de Bohême
En vous-mêmes les larmes
Sourient quelquefois...*

colère, après ce brusque accès de sen-
rie, parut le reprendre. Il éclata :
Une fille, cette Kueta. Je le lui ai dit
lèvement. Je l'ai offerte pour vingt
onnes. Anna Lefelmanova m'en a con-
Comme si on pouvait se consoler de
our gaspillé. Et puis j'ai épousé Anne
Cuens...

omme il évoquait ce proche passé, son
age à Billancourt, sa première expul-
de France, son discours changea de
Ses Idées, voilà ce qui seulement il
occupait, au moment où il n'aurait dû
ser qu'à sa fin dernière. Ses Idées, ses
res, ce *Fils de Religieuse*, où il avait
l'histoire de l'amour dont il est né ; son
Vert, composé de la danseuse Rostop-
qui en broda le drapeau — vert — et
deux pauvres hères ; le dieu vert que
tenant il prie ; l'évangile vert qu'il veut
re, quand il aura terminé le roman de
Chanson de la Mort, tout cela tournait
sa cervelle en délire et surexcitait son
agination malade.

omme retourné à son rêve, il demanda
papier, recommença à écrire. On lisait
dessus son épaule. Pour la centième fois,
condamné retraçait l'histoire, qu'il veut
dique, de Paul Gorguloff, désigné par
la postérité sous le nom de Paul Platof.
Amis, je vous le dis en vérité, pendant
de la vie, dans l'âme de Paul Platof, il
existait deux personnes, Paul et l'autre.
autre : quelqu'un, un juge inconnu. Et
pendant toute la vie le juge inconnu a con-
tinue le Paul. Et Paul a toujours eu à se dé-
fendre contre le juge inconnu. »

Tout cela ne nous dit pas, constata le
chien-chef, pourquoi tu as tué Paul Dou-
mer, un père de famille.

Je ne connaissais pas Paul Doumer,
mura Gorguloff, comme pour lui-même.
seulement tué le Président de la Répu-
lique !...

L'antichambre de l'échafaud.

Mais il est neuf heures. Un timbre résonne
dans la prison. Un car cellulaire attend
dans la cour de la Conciergerie. L'heure est
venue où Paul Gorguloff doit être conduit
à la Santé, au quartier des condamnés à
mort, dans l'antichambre de l'échafaud...
On le sangle, dans ses vêtements de toile
grise — ce qui sera son suaire. Il signe, sur
un livre d'écrou, sa sortie. On libère ses
membres : on lui ôte les fers. Il ne conserve
que les menottes. Le voici aux portes de la
Conciergerie, regardant, pour l'avant-derni-
ère fois peut-être, les hommes libres —
tout le moins en liberté — qui traversent
la cour. La porte du car est ouverte. On l'y
pousse. Le voici enfermé dans la cellule
musculaire où l'on a peine à s'asseoir. Les
portes se referment. L'obscurité entoure
Gorguloff. S'il doit encore voir Paris, ce ne
sera plus que du boulevard Arago.

Une grille roule sur ses gonds. Les pavés
ont grincer les essieux du car. Une porte
nouveau : Gorguloff aperçoit les
bâches de lierre qui ôtent à la façade de la
prison un peu de sa rigidité...

Il passe devant l'escabeau noir, qui reste
permanence à l'entrée du greffe et où
de Paris a pour habitude de faire asseoir
les condamnés tandis qu'il fait leur toilette
personnelle. Tout à côté, sur un pupitre, le livre
de M. Deibler signe la prise de possession
des hommes qu'on lui livre est entr'ouvert.
Gorguloff avance, sans rien voir. Il s'arrête
devant le greffe. On l'interroge comme un
nouveau venu.

— Votre nom ?
— Paul-Nicolas Gorguloff.
— Profession ?
— Médecin...

Il traverse un long couloir, dépasse la
chapelle où se dit l'oraison des morts. Il
traverse trois étages, franchit des ponts-levis,
traverse d'interminables chemins de ronde avant
d'arriver au promontoire imprenable de la
septième Division...

Maintenant, le
condamné
voit sa nou-
velle cellule, la
cinq, où Gounod,
Der vaux vécut
leurs derniers jours.
Il aperçoit son mobilier,
un lit de fer scellé au
mur, une petite table égale-
ment scellée et une chaise
rivée au parquet par une chaîne
de fer...

Gorguloff parle encore... Sa volubi-
lité n'est point tarie. On le questionne,
pour enrayer sa véhémence.

— Que désires-tu ?
— Je voudrais mourir au plus vite.
— Tu seras libre de faire ce que tu veux,
d'écrire et de fumer. Es-tu satisfait ?

— Je ne fume pas. Je veux écrire. Mais
je suis content de revenir à la Santé, parce
qu'on y voit de la lumière...

— Ecris pour demander du papier.

Il traça quelques lignes d'une écriture
enfantine et nette.

*Monsieur le directeur, je voudrais du pa-
pier à lettres et des enveloppes. Je voudrais
terminer mon roman, « la Chanson de la
Mort ».*

Pour la première fois, il questionna :

— Pourrais-je voir ma femme ?

Il y a plus de quinze jours que le souve-
nir de celle qui porte un enfant de lui ne
lui est pas venu à l'esprit. La malheureuse,
pour arriver jusqu'à lui, a cependant solli-
cité cette faveur à toutes les portes. On l'a
écartée...

On le rassure. Il questionne encore.

— Je voudrais seulement savoir quand je
mourrai. C'est afin de pouvoir écrire le ro-
man qui doit suivre *la Chanson de la Mort*.

— Alors, il faudra signer ton pourvoi,
réplique un gardien. Sans ça...

Gorguloff ne réplique rien. On l'enferme...
Par un judas imperceptible, son nouveau
surveillant l'examine. Mais que se passe-t-il ?
Gorguloff frappe au guichet.

— Je voudrais travailler.
— Veux-tu faire des accessoires de coti-
lon ?

— Ce que vous voudrez.

— J'écrirai aussi ?

— Comme tu voudras...

La première des journées d'attente de
l'homme destiné à « avoir la tête tranchée
sur une place publique » a commencé...

Serviteurs de la loi.

Faut-il raconter ce que fut la journée de
Gorguloff et ce que seront les autres ? Il a
fait venir son repas de la cantine — sa
femme ne veille-t-elle pas encore sur lui — ;
il a fait sa promenade quotidienne, entre
deux gardiens, enchaîné comme une bête
enragée. C'est dans une cuve, de dix-sept
mètres de profondeur, à l'abri des murailles
épaisses. Il a vu son avocat dans l'après-
midi. Il a repris sans trêve ses discours, l'ex-
plication de son Idée, de sa Foi démente.
Vers six heures on a déplié son lit. Il a prié,
les mains tendues, son dieu vert. Il s'est
étendu, une serviette sur le visage pour ne
pas voir la lampe électrique qui, dans sa
cellule, brûle pendant toute la nuit. Quand
il a appelé, on a répondu à ses questions. A
chaque fois qu'il s'éveillait, il a murmuré
sa chanson funèbre... Au matin, on a re-
plié son lit. On a fouillé sa cellule, tandis
qu'il sortait pour sa toilette. Ses mains ont
couru dans les feuilles argentées dont il va
faire des accessoires de soirées joyeuses.
Son crayon a gravé dans du beau papier des
mots qu'il croit impérissables...

Mais s'est-il douté qu'il demeure encore le
centre d'un drame qui, jusqu'au dernier
jour, va se jouer ? Ceux qui se trouvaient
ces jours derniers aux abords du parloir
des condamnés en ont perçu les échos...

Le parloir des condamnés à mort est
constitué par une cellule, séparée en deux
cages par une grille. D'un côté, le prison-
nier, enchaîné, est assis sur une chaise, dans
un groupe de trois gardiens. De l'autre
côté de la grille, le visiteur debout voit
son interlocuteur à travers les mail-
les serrées...

M^r Henri Géraud est venu là
chaque jour ; au lendemain de
la condamnation et pen-
dant les deux premiers
jours, il a de nouveau
plaidé pour que Gor-
guloff consentit à
signer son pour-
voi.

— Moi,
Gorgu-
loff, je suis
un grand
médecin, tem-
pétait l'en-
chaîné. Canailles !...
Moi, Gorguloff, ni
monarchiste, ni com-
muniste, mais social-
démocrate et patriote vert !...
— Signez !...

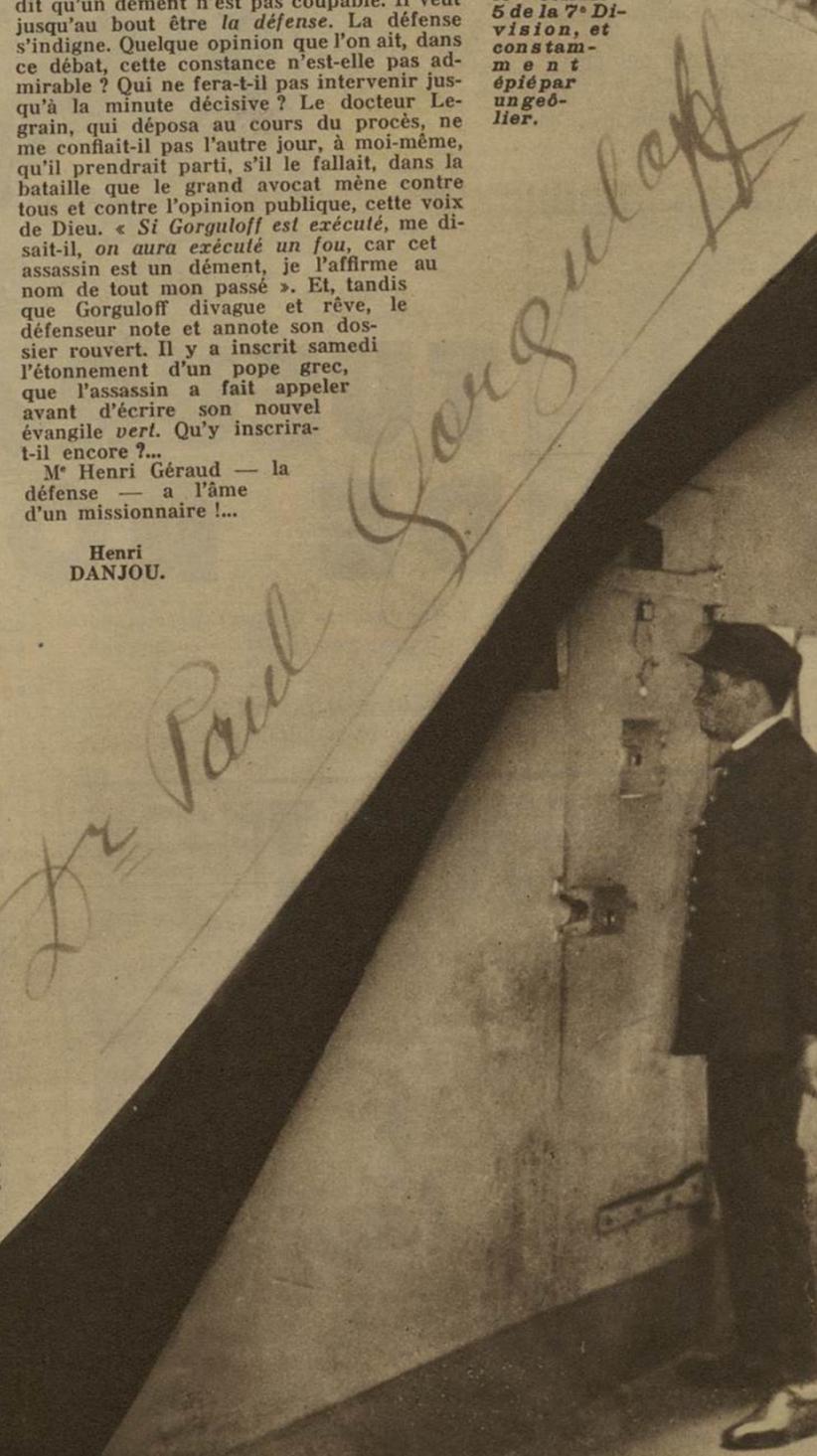
Il signa. Dans les couloirs, les
gardiens haussaient les épaules...

— Un fou, ça. En êtes-vous sûrs !
Il sait bien demander ce qu'il lui
faut et s'expliquer quand il le veut. Il est
plus malin qu'on ne le pense...

M^r Géraud s'en fut, le dos courbé. Il ne
s'incline pas, je le sais, devant le verdict des
jurés de la Seine. Il pense que Gorguloff est
dément et veut que soit respectée la loi qui
dit qu'un dément n'est pas coupable. Il veut
jusqu'au bout être la défense. La défense
s'indigne. Quelque opinion que l'on ait, dans
ce débat, cette constance n'est-elle pas ad-
mirable ? Qui ne fera-t-il pas intervenir jus-
qu'à la minute décisive ? Le docteur Le-
grain, qui déposa au cours du procès, ne
me confiait-il pas l'autre jour, à moi-même,
qu'il prendrait parti, s'il le fallait, dans la
bataille que le grand avocat mène contre
tous et contre l'opinion publique, cette voix
de Dieu. « Si Gorguloff est exécuté, me di-
sait-il, on aura exécuté un fou, car cet
assassin est un dément, je l'affirme au
nom de tout mon passé ». Et, tandis
que Gorguloff divague et rêve, le
défenseur note et annote son dos-
sier rouvert. Il y a inscrit samedi
l'étonnement d'un pape grec,
que l'assassin a fait appeler
avant d'écrire son nouvel
évangile vert. Qu'y inscrira-
t-il encore ?...
M^r Henri Géraud — la
défense — a l'âme
d'un missionnaire !...

Henri
DANJOU.

Il
est
reclus
dans cet-
te cellule
5 de la 7^e Di-
vision, et
constam-
ment
épié par
un géo-
lier.



I. — Visionnaires

ORGULOFF écrit...
 Dans sa cellule de la Santé, l'assassin couvre des pages d'une écriture bizarre, cahoteuse, des pages où revient toujours, en d'étranges élans mystiques, cette prière atroce :

— *Bon Dieu ! donnez-moi force et courage pour avoir tué Président République Française. Bon Dieu ! donnez-moi force supporter mort pour ma patrie, pour idéal national démocratique...*

Entendez-vous, à nouveau, ce cri fou d'un possédé moderne, ce cri venu du fond des âges ? Reconnaissez-vous l'hystérie qui, par tous les siècles, chez tous les peuples du monde, a saisi quelques hommes, cette folie du meurtrier vengeur guidant un couteau, braquant un fusil, lançant la bombe ou tenant le browning tuant un roi, un ministre, un chef, en croyant sauver une âme, un peuple ou le monde entier ?

— *Bon Dieu, c'est par vous que j'ai tué,* dit le Russe.

Et, de partout, les voix de l'histoire répondent :

— *Dieu m'a poussé,* grince, au seizième siècle, frère Jacques Clément, qui tua Henri III de France.

— *Jésus est vainqueur dans mon cœur,* dira, quelques années plus tard, le sombre Ravaillac qui perça les entrailles du bon roi Henri IV.

— *Loué soit Dieu, qui m'a permis d'accomplir ma tâche,* clame en extase l'étudiant Sand, levant vers le ciel son poignard rougi du sang de Kotzebue.

— *Qui a tué ? Dieu ou moi ? Là est toute la question...* Je dis que c'est Dieu, déclare gravement l'assassin Guiteau qui tua le Président d'Amérique, Garfield.

Dieu, jadis. Et puis, dans les temps modernes, on tue au nom de la Liberté, de la Justice, de l'Anarchie, de la Patrie, du Socialisme, du Fascisme, etc... Staps, Louvel, Fieschi, Orsini, les patriotes ; Bresci, Passanante, Caserio, Vaillant, les anarchistes ; Villain, qui tua Jaurès dans le dos pour sauver la France, Guiteau, Czolgosz, tueurs de Présidents yankees, ceux-là, typiques parmi tant d'autres, dont l'histoire nous a transmis le nom sinistre, ceux-là qui tuèrent et moururent contents d'avoir tué. Tant de tueurs de rois, depuis jadis jusqu'à celui qui tua lâchement un vieillard, Gorguloff, le *fasciste vert*, le fou peut-être !

Pourquoi tuent-ils ?
 Sous les rois, par mystique religieuse ; sous la Révolution et l'Empire, par mystique patriotique.

Et, depuis, par mystique politique.

Etrange ! Si différents soit-ils par l'époque, la race, les circonstances, on retrouve chez ces tueurs de rois comme des « constantes »...

Mais regardez-donc, avec nous, quelques-uns d'entre eux, les plus typiques ; regardez, d'hier à aujourd'hui, quelques tueurs de rois frapper et mourir.

Un jour de l'an de grâce 1588, un petit homme avec une barbe noire fort courte, « portant couronne de cheveux à la forme de ceux de son ordre, ayant grands yeux », dit la chronique, un bon religieux jacobin colportait dans les rues de Paris le portrait d'Henri III et criait d'une voix amère :

— Notre tyran de roi à vendre à 5 sols, pour lui acheter un licol...

Et les partisans fanatiques de la *Sainte Ligue* applaudissaient autour de lui.

Un bon moine, frère Jacques Clément, et grand ami de la foi catholique, dont traitreusement Henri de Valois et ses 45 gentilshommes venaient d'assassiner le pilier, Henri de Guise, Guise-le-Grand. On le sait. Henri III a fait alliance avec Henri de Navarre, le parpaillot, l'hérétique, contre la Ligue, contre Paris, contre l'armée catholique. Les deux rois tiennent quartier à Saint-Cloud.

Or, frère Jacques Clément a eu un songe : un ange avec un glaive nu lui est apparu :

— *Frère Jacques, je suis messager de Dieu tout-puissant qui te viens acertener (confirmer) que par toi le tyran de France doit être mis à mort ; pense donc à toi, et te prépare, comme la couronne de martyr l'est aussi préparée.*

Frère Jacques n'hésite plus. Il achète un couteau fort pointu, avec un manche noir, et marche vers Saint-Cloud. Sur la route, dans une auberge, des gens qui le



Assassinat de Henry III par Jacques Clément, d'après une gravure du temps.

Portrait de Henry III, d'après un dessin au crayon de la Bibliothèque Nationale.



Henri gémit :
 — Ah ! méchant... Je suis mort.
 Et, les bras en croix, frère Jacques murmure :
 — Moi aussi...

...tandis que les gentilshommes se ruent sur lui et le percent de coups d'épées.

Il était mort, mais on écartela quand même son cadavre. Jadis Jacques Clément avait fait un rêve, un rêve qui lui avait donné courage aussi pour accomplir son forfait :

— Il m'est arrivé de rêver qu'on me tirait à quatre chevaux, sans que j'en ressentisse aucune douleur...

Le rêve avait dit vrai. C'est son cadavre et non pas lui qu'on tira à quatre chevaux.

Les gens de la Ligue firent de lui un martyr ; on accueillit triomphalement la mère de frère Jacques en chantant le verset : *Béni soit le sein qui l'a porté, les mamelles qui l'ont allaité.* Et le crime de frère Jacques fut glorifié par un chansonnier fanatique, dans une complainte populaire au rythme dansant et fou.

*Il sortit de Paris
 Un homme illustre et saint
 De la religion
 Des frères Jacobins...
 Tu ne l'entens pas, le latin.*

*Qui portoit une lettre
 A Henry le vaurien.
 Il tira de sa manche
 Un couteau bien à point...
 Tu ne l'entens pas, le latin.*

*Dont il frappa Henry.
 Au-dessous du pourpoint
 Droit dans le petit ventre.
 Dedans son gras boudin...
 Tu ne l'entens pas, le latin.*

*Nous prions Dieu, pour l'âme
 De l'heureux Jacobin,
 Qu'il reçoive son âme
 En son trosne divin.
 Tu ne l'entens pas, la, la, la
 Tu ne l'entens pas, le latin.*

Tu ne l'entens pas, le latin... Par ce refrain mystérieux, le chansonnier fanatique voulait-il exprimer les desseins impénétrables de la Providence qui inspire seulement quelques instruments choisis de ses secrets, de son latin, ignoré du vulgaire ? Il savait aussi ce latin sanglant, François Ravaillac, le tueur d'Henri IV, le deuxième grand régicide de notre histoire, le type du fanatique religieux.

(A suivre.) Georges ALTMAN.

TUEURS DE ROIS

Frère Jacques Clément, un bon moine et grand ami de la foi catholique.

Ravaillac, le tueur d'Henri IV, fut le type parfait du fanatique religieux.

connaissent, et le voient manger avec son couteau, disent en riant :

— Hé, frère Jacques, est-il vrai qu'il y en a six de votre ordre qui ont entrepris de tuer le roi ?

Et le moine, très doux :
 — Peut-être, il y a partout et de bons et de mauvais.

Un autre lui dit :

— Jamais frère Jacques n'oublie son couteau ; il oublierait plutôt son bréviaire.

Et frère Jacques sourit :

— Je n'oublie pas mon couteau et n'oublie pas aussi mon bréviaire.

Facilement, il va être introduit chez le roi, car un mémorialiste de l'époque, de Thou, précise ce trait de caractère d'Henri III :

« Soit tempérament, soit éducation, la présence d'un moine lui faisait toujours plaisir et je lui ai moi-même souvent entendu dire que leur vue produisait le même effet sur son âme que le chatouillement le plus délicat sur le corps. »

Ah ! quel terrible chatouillement il y aura tout à l'heure...

Le roi Henri III est tout bonnement sur sa chaise percée quand on introduit frère Jacques.

— Sire, je veux vous parler à part.

— Approchez-vous. Avez-vous des lettres pour moi ?

Et voici que, par-dessous son scapulaire, le moine prend des lettres, mais tire aussi le couteau qu'il plonge dans le bas-ventre du roi, fendant les chairs, mettant à nu les boyaux. Un coup terrible, « un coup-à-plomb ».



CECI INTERESSE

LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
LES PERES ET MÈRES DE FAMILLE.

COLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent à vos études ou carrières qui vous intéressent.

Enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 43.004 : Classes primaires complètes ; Certificats d'études, Brevets, C.A.P., Professorats.

Broch. 43.011 : Classes secondaires complètes ; Baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 43.013 : Carrières administratives.

Broch. 43.022 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 43.029 : Emplois réservés.

Broch. 43.032 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, dessinateur, contremaître dans les spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 43.040 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 43.045 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 43.050 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme.

Broch. 43.054 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 43.064 : Marine marchande.

Broch. 43.066 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 43.074 : Arts du Dessin (cours universel, dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, sculpture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 43.080 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modiste, représentante, lingère, coupe pour dames, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 43.087 : Journalisme ; secrétariat ; éloquence.

Broch. 43.091 : Cinéma ; scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 43.095 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 104, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

MONTRE-SAUTEUSE



Plus de verre
Plus d'aiguilles
75% des causes d'arrêt
absolument supprimées
La Montre la plus PRATIQUE
pour L'HOMME ACTIF

LECTURE DIRECTE
Métal chromé 30 frs
Antimagnétique 35 frs
GARANTIE 10 ANS
Envoi contre remboursement.

USINES E.V. LYNDA
MORTEAU (près Besançon)

Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette, 75

Vente directe du fabricant aux particuliers



Prix franco de domicile.

100,000 clients par an — 20,000 lettres de remerciements
Demandes de suite notre catalogue franco gratuit.

Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

ON DEMANDE

Messieurs et Dames, sachant lire et écrire, désireux de consacrer une partie de leurs loisirs pour

GAGNER DE L'ARGENT.

Aucune connaissance nécessaire. Nous fournissons toutes instructions utiles. Retournez-nous cette annonce accompagnée de deux francs en timbres-postes pour frais d'échantillons et instructions.

OGUR - DIFFUSION
MORTEAU, près Besançon (Doubs)

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

M^{ME} ROSINE Médium Oriental. Procédés Orient. 16, r. Baron (3^e et Paris (17^e). Reçoit tous les jours. Métro Marcadet-Balagny et Brochant. P. corr. env. d. nais. : 25 fr.

M^{ME} PREVOST Avenir prédit. Conseils. Date juste. Prix modérés. 37, r.N.-D. de Nazareth. Pl. Républ. Id cour à dr. 3^e ét. Pas les Mrs.

AVENIR Mme FR. BÉNARD, 46, rue Turbigo, Paris 3^e, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1933, mois par mois. Facilite mariage d'apr. préoms. De 2 à 6 h., même dimanches ; et par corresp. (env. date nais. et mand. 20 fr. 50).

VOTRE AVENIR DÉVOILÉ
Une mystérieuse et célèbre voyante astrologue, connue dans le monde entier, est actuellement à Paris. Ses révélations sont extraordinaires. Elle guide, conseille, dévoile TOUT. Facilite aussi amour, mariage. Écrivez-lui de suite : Mme AS. BUICK, 11, rue Sauval, Paris (1^{er}) avec votre date naissance, prénoms, et 5 francs.

M^{me} de THELES CÉLEBRE PAR SES PREDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7h. et p. cor. mandat 10 fr., d. nais. T. l. j., lun. exc.). 74, r. Lourmel, 4^e ét. à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15^e).

M^{ME} BIANCONI Voyance, Cartes, Lignes, Horoscopes. Téléph. : Provence 26-75. 12 à 13 h.

Avez-vous lu LE BRAVE SOLDAT CHEVEÏK ?

Concours France sans diplôme : 21 Novembre 1932. Age : 23 à 30 plus serv. mil. Commissaire police ou Inspecteur police en Algérie sur les

CHEMINS de FER

Traitements : 30,000 à 75,000 francs. Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Écrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait vœu d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

GRAND CONCOURS 2000 PHONOS ou T.S.F. DONNÉS GRATUITEMENT



à titre de propagande, à toutes personnes donnant la réponse du rébus ci-dessous et se conformant à nos conditions.

I O R

en déplaçant et épilant les lettres ci-dessus, trouvez le nom d'un Président du Conseil Français très connu.

Réponse : _____

Envoyez votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux Et^{es} VIVAPHONE (Serv. Concours 153), 116, R. Vauclair, PARIS-6^e



UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ

On nous écrit : **J'AI MAIGRI EN 1 MOIS DE 8 KILOGS sans rien absorber**

Recette facile sans danger donnée gratis en citant ce journal, pour maigrir entier ou amincir et affermir bajoues, hanches, chevilles, seins lourds et volumineux, etc...

Mme A. Mirande, 75, rue Lafayette Paris

CHIENS TOUTES RACES

POLICE, CHASSE, GARDE, LÈVE avec pedigree et garanties.

Expéditions tous pays

CHENIL BERGER POLICIER
MONTREUIL (Seine) - Téléphone 225
Secoursale : 14, Rue Saint-Roch - PARIS



SPORTIF

Ce Chronographe en bracelet ou en montre de poche au choix, vous permet d'avoir l'heure exacte, de prendre le temps au 1/5^e de sec. Garant 6 ans. Envoi contre remboursement

30

Antimagnétique 35. »

Prime à tout acheteur : un superbe briquet semi-automatique, valeur commerciale : 20. », ou bague or contrôlé. Bracelet-montre, plaqué or ou argent : 30. »

Fab. E.V. LYNDA - Morteau près Besançon
Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette



9 volumes in-4° reliés.

15 MOIS DE CRÉDIT

Rien à payer d'avance pour recevoir au complet la magnifique

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE DE 1914

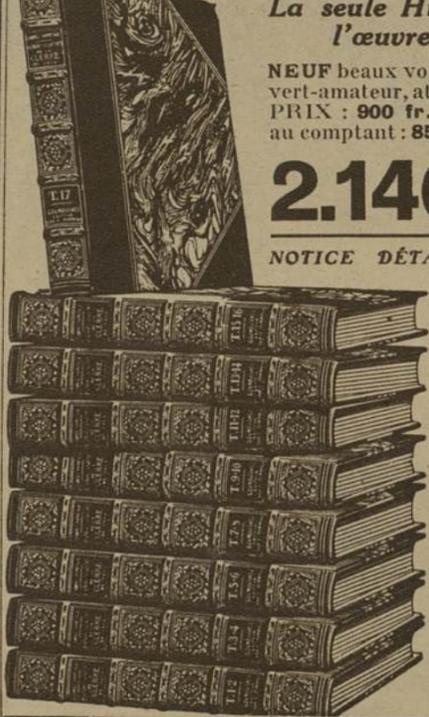
PAR GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie Française, Ancien Ministre des Affaires Étrangères.

La Guerre de 1914 à 1918, dans le monde entier, sur tous les fronts et sous toutes les formes, sur terre, sur mer, dans les airs et sous les flots.

TOUS CEUX QUI ONT VÉCU LES HEURES EFFROYABLES DE LA GUERRE VOU DRONT POSSÉDER DANS LEUR BIBLIOTHÈQUE UN OUVRAGE QUI RETRACE TOUTES LES PÉRIPIÉTIES DU PLUS FORMIDABLE DRAME QUE L'HISTOIRE AIT ENREGISTRÉ

A bondamment illustré, complété par de nombreuses cartes claires et précises, ce splendide ouvrage, ENTièrement achevé et LIVRABLE IMMÉDIATEMENT, est une œuvre considérable qui permet enfin à chacun de VOIR et de COMPRENDRE la Guerre Mondiale.



La seule Histoire de la Guerre qui soit l'œuvre d'un véritable historien.

NEUF beaux volumes 0^m25 x 0^m32, luxueusement reliés vert-amateur, attributs or aux dos, têtes dorées : 60 fr. PR. : 900 fr., réglables par mensualités de 60 fr. au comptant : 850 fr. (1^{er} en France et Afrique du Nord).

2.146 ILLUSTRATIONS

CARTES — PORTRAITS

NOTICE DÉTAILLÉE GRATIS SUR DEMANDE

BULLETIN à envoyer copié ou signé à

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ

35, rue Madame, Paris-6^e

Veuillez m'adresser (franco en France) l'Histoire de la Guerre de 1914, de G. HANOTAUX, 9 vol. reliés, 900 fr., que je paierai 60 fr. par mois, ou au comptant 850 fr. ci-joints ou contre remboursement.

Nom _____
Profession _____
Domicile _____

SIGNATURE : _____



Cette MONTRE-BRACELET en OR CONTROLÉ, pour dames

5 carats, mouvement de précision suisse, soigneusement réglée, 5 ans de garantie, forme très élégante, pour 128 francs (écrin compris)

Prix sans concurrence ! Envoi contre remboursement franco domicile. En cas de non-convenance, reprise dans les 5 jours.

Sur demande, la montre est envoyée 4 jours à l'essai.

« LA MONTRE PRÉCISE »
ALEX PILLES
12, r. Schweighäuser, STRASBOURG 64 (Bas-Rhin).

SITUATION LUCRATIVE

Indépendante sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE REPRÉSENTATION fondée par les Industriels de l'Union Nationale, seuls qualifiés pour donner diplôme et situation. On gagne en étudiant. Cours pratiques et par corresp. Quelques mois d'étude. Brochure 71 gratis. 3 bis, rue d'Athènes, Paris-9^e.

AVIS

Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18



MONTRE-BRIQUET

estampillé semi-automatique garanti 10 ans 50^f

même mod. sans montre 10^f

Envoi contre rembours.

Fabr. E.V. LYNDA, MORTEAU près Besançon

Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.



INNOVATION

104, CHAMPS-ÉLYSÉES vous présente

AMPLIOR

Le nouveau PHONO PORTATIF qui réalise l'AMPLIFICATION INTÉGRALE sans électricité et sans lampes

Breveté dans le monde entier démonstration permanente 104, Champs-Élysées

DÉTECTIVE

Les évadés du bagne



La brousse mystérieuse est peuplée d'une étrange et terrible humanité. Des forçats évadés l'habitent, ainsi que des Indiens sauvages, des maraudeurs — chercheurs d'or, chercheurs d'aventures.

(Lire, pages 4 et 5, le curieux reportage de notre collaborateur Marius Larique.)

AU SOMMAIRE | Geôles d'outre-Rhin, par A. Drach. — L'espionne blonde, par B. Paschetto. — Le navire englouti, par F. Van Derer. — Frères ennemis, DE CE NUMÉRO | par Roy Pinker. — Le gentleman-cambrioleur, par G. Strem. — La Chanson de la Mort, par Henri Danjou. — Tueurs de rois, par G. Altman.